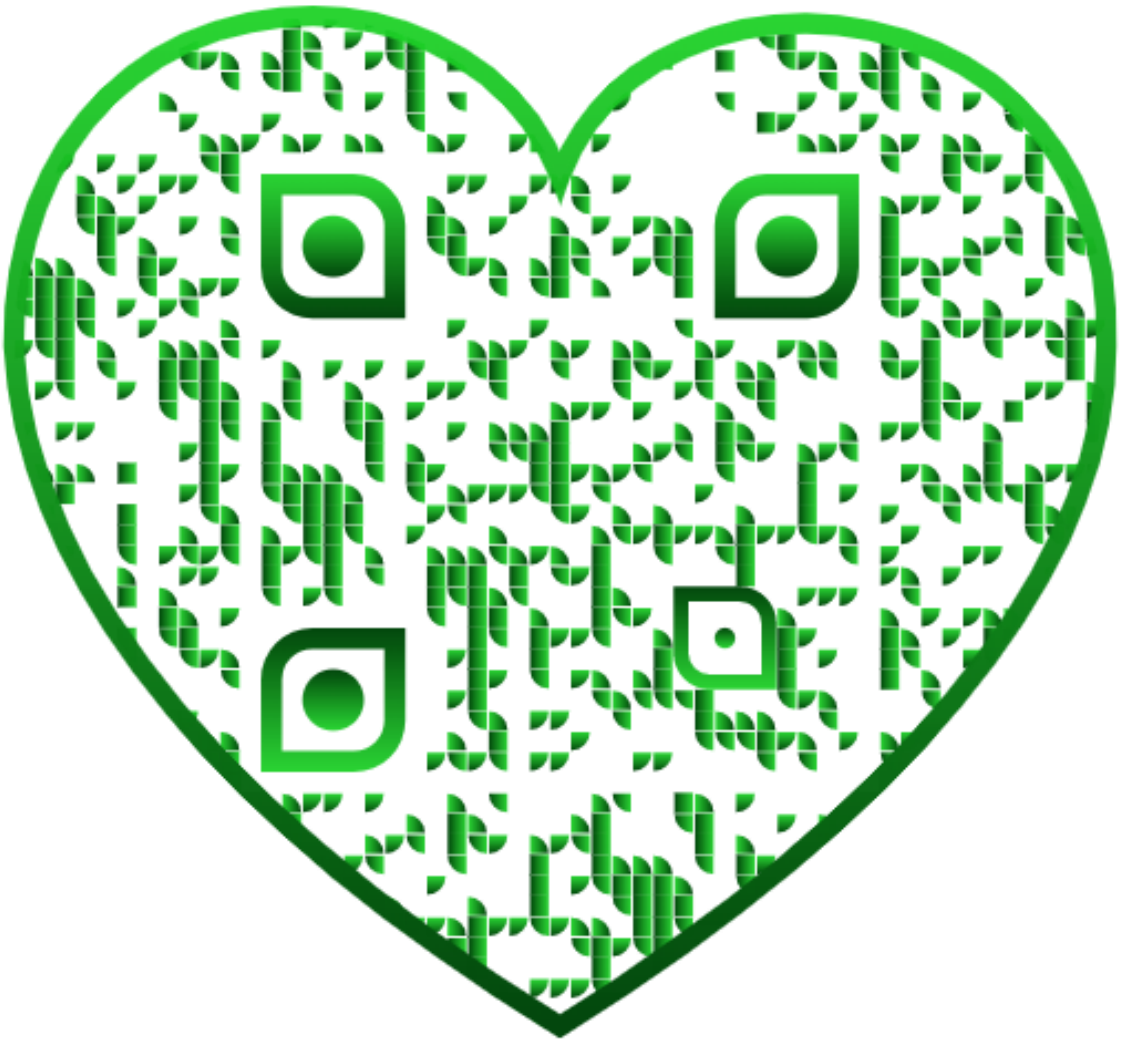
Les petits livres de

Khalil GIBRAN

& Neil Douglas-Klotz

LA SAGESSE

J'AI LU AVENTURE SECRÈTE



KHALIL GIBRAN
NEIL DOUGLAS-KLOTZ

Les petits livres de Khalil Gibran

La Sagesse

Traduit de l'anglais
par Anahita Gouya

J'AI LU

Khalil Gibran, Neil Douglas-Klotz

Les petits livres de Khalil Gibran

La sagesse

Collection : Aventure secrète
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais par Anahita Gouya

© Neil Douglas-Klotz
© Éditions J'ai lu, 2021, pour la traduction française
Dépôt légal : avril 2021

ISBN numérique : 9782290200858
ISBN du pdf web : 9782290200872

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290200889

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Présentation de l'éditeur :
L'auteur nous offre les clés de la sagesse pour mieux vivre notre vie. Comment adopter une bonne attitude, aiguiser notre jugement, développer un sens pratique ? Khalil Gibran, réputé depuis un siècle pour ses paroles subtiles et émouvantes, n'a jamais cessé de chercher la véritable sagesse pour mener une vie heureuse et épanouissante.
Sa quête spirituelle lui a ouvert la voie d'une écriture de textes des plus lumineux.

Création Studio J'ai lu d'après © Almix / Shutterstock

Biographie de l'auteur :
Khalil Gibran est né au Liban en 1883. Le prophète, qu'il publie en 1923, connaît aussitôt un retentissement mondial. À la mort de l'auteur, en 1931, l'ouvrage est déjà considéré comme un classique de la pensée humaniste.
Neil Douglas-Klotz est un chercheur de renommée mondiale dans les domaines de la religion, de la spiritualité et de la psychologie.

Collection dirigée
par Florent Massot

Titre original
KAHLIL GIBRAN'S LITTLE BOOK OF WISDOM

Éditeur original
Hampton Roads Publishing Company, États-Unis, 2019

© Neil Douglas-Klotz

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2021

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

LE PROPHÈTE
N° 4053

LES PETITS LIVRES DE KHALIL GIBRAN
La Vie
N° 12625

LES PETITS LIVRES DE KHALIL GIBRAN
L'Amour
N° 12938

LES PETITS LIVRES DE KHALIL GIBRAN
Le Secret
N° 13055

L'ESSENTIEL DE KHALIL GIBRAN

SOMMAIRE

Identité

Copyright

Biographie de l'auteur

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Introduction

1 - Vivre une vie sage

- Nirvana
- Être un jardin sans murs
- Il était un homme
- L'autre
- Manger et boire
- Gardien de vos besoins
- Lorsque vous travaillez avec amour
- La sagesse des critiques
- Le savant et le poète
- Le masque de l'esprit
- Orateurs professionnels

Être sincère

Ascendance

Les enfants de demain

Vos enfants

Le meilleur sacrifice

Moins parler de Dieu

2 - Sagesse de la communauté

Gouvernement

Entre le froncement du tigre et le sourire du loup

Maladie spirituelle héréditaire

Le bon gouvernement

Bétail occupé

Les mille lois

Le criminel

Votre pensée et la mienne

La guerre et les petites nations (1920)

L'histoire et la bergère (1914-1918)

Pauvre peuple

Les nouvelles frontières (1925)

Ô Liberté

Un trône au-delà de ta vision

3 - Sages échanges

Un loup gracieux

Crédit

Grenades

Une prison de richesse

La chanson de la vraie fortune

Valeur

Sur la place du marché
Donner sans regarder dans un miroir
Générosité et fierté
Donner comme le myrte respire
Générosité
Rien à recevoir
Donner à ceux qui sont dans le besoin
La maison de la vraie fortune
4 - Une vie à part : la sagesse de la solitude
Solitude
Au-delà de ma solitude
Je ne suis pas ce que je parais
Il y a un espace
Votre maison est votre corps en plus grand
Les graines d'une plante tenace
Vivre dans le silence rythmique
Seuls les nus vivent au soleil
Le chasseur et la proie
L'esprit fort comme une montagne
Trouver Dieu
Une voix depuis la tempête
5 - Sagesse au-delà des mots
Les défauts bavards
Écrire ou ne pas écrire ?
Surface et profondeur
Le problème est en l'œil
Quatre grenouilles
Limites

La dernière veille
Dois-je chanter ?
Le ruisseau a atteint la mer
La parole de l'envie
Laissez votre envie prononcer les mots
Les ailes de la sagesse
Les deux savants
Je suis venu puiser de votre sagesse
Doctrines
Révéler la force de s'élever
Chanter votre rêve perdu
Quand la sagesse cesse d'être sagesse
Une chanson d'amour dans le vent
Je pars avec le vent
Les sources des sélections
Les notes des sélections
À propos de l'auteur
À propos du compilateur

Introduction

> Sagesse : qualité d'être sage, en particulier en ce qui concerne la gestion des moyens et des fins ; combinaison d'expérience et de connaissance avec la capacité de les exercer judicieusement ; jugement rationnel, prudence, sens pratique.

Khalil Gibran, réputé depuis cent ans pour ses paroles concises et émouvantes, écrivain libano-américain à l'origine de milliers de cartes de vœux et de tentures, ne cessa jamais de chercher la sagesse simple d'une vie heureuse et épanouie. Sa recherche émotionnelle profonde suscita certains de ses textes les plus mémorables.

Cette nouvelle collection de « petits livres » porte un regard nouveau sur les mots de Gibran, en prenant en compte des influences majeures de sa vie : sa culture du Moyen-Orient, son mysticisme de la nature et la langue arabe, dans laquelle il pensait. On pourrait facilement avancer que ce que le lecteur moyen de Gibran dans les années 1920 trouvait d'exotique était la façon dont il reflétait clairement une région souvent considérée comme une énigme. Presque un siècle plus tard, résoudre le casse-tête du Moyen-Orient (ou du sud-ouest de l'Asie), en particulier la manière dont différentes cultures abordent le sens et la finalité de la vie, est devenu, d'un jeu

de société du début du XX^e^ siècle, une question pratique de survie quotidienne.

Le présent livre, quatrième et dernier de la série, rassemble les mots de Gibran sur la sagesse pour la vie de tous les jours, aussi bien en communauté qu'en solitaire. Le premier livre rassemblait ses écrits sur la vie et la nature. Le deuxième livre s'intéressait à l'amour et aux relations, et le troisième traitait des grandes questions de la vie et des secrets du chemin spirituel.

Qu'est-ce qu'une manière « sage » de vivre, que ce soit au temps de Gibran ou au nôtre ? La sagesse signifie-t-elle quelque chose de profond – la province des philosophes, des ecclésiastiques, des enseignants autodidactes, des psychothérapeutes ou de ceux qui ont le temps de réfléchir profondément ? Désigne-t-elle quelque chose de subtil, d'astucieux ou de sournois – la voie de l'investisseur « averti » ? Revenons sur la définition du dictionnaire ci-dessus – que signifierait aujourd'hui « sens pratique », alors que ce que l'on considérait à la fois comme « pratique » et « sensé » a radicalement changé au cours des dix ou vingt dernières années ? Que recherchons-nous tous dans la vie, en somme ?

Au cours de sa courte existence (il est décédé à 48 ans), ces questions revenaient sans cesse à Gibran, à la fois pour le fasciner et le tourmenter.

Cela ne devrait pas nous surprendre. La vie adulte de Khalil Gibran commença par l'exil extérieur. En 1895, sa mère, Kamileh, fuit la pauvreté et un mariage raté au Liban et émigra à Boston avec le jeune Khalil (âgé de 12 ans), son frère et ses deux sœurs. Le lien de Gibran avec sa terre natale resta fort tout au long de sa vie.

Il se considéra comme « syrien » culturellement (ni la notion de Syrie ni celle du Liban n'existaient en ce temps-là), et se consacra à la libération de son peuple des régimes et systèmes oppressifs. Pendant

la jeunesse de Gibran, des conflits politiques engloutirent toute la région – avant, pendant et après la Première Guerre mondiale. Initialement, Gibran espérait que la guerre délogerait l'Empire ottoman de sa patrie. Son souhait se réalisa, mais Gibran et bien d'autres furent déçus par l'accord Sykes-Picot, conlu dans leur propre intérêt par les puissances victorieuses européennes et américaines en 1916, avant la fin de la guerre, pour diviser la région en divers États-nations.

Il dépeint de manière poignante son sentiment de trahison dans une courte parabole ironique écrite à l'époque à propos d'une brebis et de son agneau regardant deux aigles combattant au-dessus d'eux pour déterminer lequel les mangera. L'histoire, intitulée *La guerre et les petites nations*, se termine par la brebis disant à l'agneau :

> « Comme il est étrange, mon enfant, que ces deux nobles oiseaux s'attaquent entre eux. Le vaste ciel n'est-il pas suffisant pour les deux ? Prie, mon petit, prie dans ton cœur que Dieu instaure la paix entre tes frères ailés. »
>
> Et l'agneau pria dans son cœur.

De nombreuses sélections de ce livre exposent la vision tranchante et souvent prémonitoire de Gibran sur le gouvernement, la religion organisée, la richesse et le commerce. Selon lui, toutes ces institutions peuvent exprimer les besoins humains normaux d'une façon saine ou malsaine. C'est la façon, consciente ou inconsciente, dont les hommes exploitent ces besoins, consciemment ou inconsciemment, dans leur propre intérêt qui détermine si l'institution est « le bien » ou « le mal ». Comme il le dit dans la collection d'aphorismes *Le Sable et l'Écume* :

> Le gouvernement est un accord entre vous et moi. Vous et moi avons souvent tort.

Autrement dit, Gibran ne reconnaissait aucune autorité ultime en dehors de l'âme humaine et de sa relation directe avec « Dieu », terme qu'il nous exhorte à ne pas utiliser à la légère ou avec la présomption que nous savons ce dont nous parlons :

> Il serait plus sage de parler moins de Dieu, que nous ne pouvons comprendre, et plus de nous-mêmes, que nous pourrions comprendre.
> Pourtant, je voudrais que vous sachiez que nous sommes le souffle de Dieu et son parfum.
> Nous sommes Dieu – en la feuille, en la fleur et souvent en le fruit.

Ses critiques des institutions établies ramènent Gibran à plusieurs reprises à la question essentielle : comment devrait-on vivre ? En essayant de répondre à cela, il revient au paradoxe qui le tourmenta tout au long de sa vie. Si vivre une vie « normale », simple, a produit le plus de bonheur, comment une personne sensible rend-elle compte des sentiments d'aliénation qui la séparent de ceux qui l'entourent ? Comment échapper à cet exil intérieur ? L'une des solutions de Gibran était d'équilibrer la solitude avec la vie communautaire, le temps de la retraite spirituelle avec la vie de plus en plus occupée qu'il a trouvée dans une ville américaine du début du XX^{e} siècle. Comment vivre une vie qu'il a retrouvée dans une ville américaine du début du XX^{e} siècle ? Sa difficulté à trouver cet équilibre peut être constatée dans un extrait du livre *Le Fou* intitulé ici « Je ne suis pas ce que je parais ». Cela commence ainsi :

> Mon ami, je ne suis pas ce que je parais.
> Paraître n'est qu'un habit que je porte, un habit tissé avec soin qui me protège de tes questions et te protège de ma négligence.
> Le « Je » en moi, mon ami, habite dans la maison de silence, et y demeurera pour toujours, indiscernable, inaccessible.

Résoudre ses aliénations – entre la culture libanaise et la culture américaine, entre soi et la communauté – a conduit Gibran aux sources de « sagesse » qui devaient avoir une influence majeure dans sa vie : son christianisme moyen-oriental et son mysticisme soufi.

Comme je l'ai noté dans les introductions des collections antérieures, Gibran a été élevé comme un chrétien maronite, fidèle d'une église orientale alliée à l'Église catholique romaine, qui pourtant jusqu'au XVIII^e^ siècle utilisait dans sa liturgie la langue syriaque, apparentée à l'araméen, langue maternelle de Jésus. Les Églises de langue araméenne voyaient Jésus, le prophète de Nazareth, comme un être humain, un « fils » – avec petit *-f* – de Dieu, qui a accompli de façon unique son destin et qui a exprimé la vie divine dans une voie ouverte à nous tous. En ce sens, nous pourrions tous devenir des « enfants » de Dieu, c'est-à-dire, de l'« Unité sacrée » (traduction littérale du mot araméen pour « Dieu », *Alaha*, ainsi que de son équivalent en langue arabe *Allah*).

Dans son livre de 1928, *Jésus*, *Fils de l'Homme*, Gibran nous présente diverses figures, bibliques et fictives, qui parlent de Jésus tel qu'elles l'ont connu. Faisant écho à la conviction ci-dessus concernant le potentiel de l'humanité, l'apôtre Jean dit :

> Jésus, l'Oint, était le premier Verbe de Dieu prononcé à l'humanité, comme si un pommier dans un verger devait bourgeonner et fleurir un jour avant les autres arbres. Et dans le verger de Dieu, ce jour était un éon.
> Nous sommes tous fils et filles du Plus-Haut, mais l'Oint était le premier-né de Dieu, il habitait dans le corps de Jésus de Nazareth.

En traitant de la sagesse du « comment vivre », Gibran s'inspire également de la tradition mystique soufie. Ici, nous le trouvons en train de transmettre l'accent soufi sur le « désapprentissage », c'est-à-dire le besoin de libérer les idées et les impressions du cœur et de l'esprit, avant de pouvoir entrer dans les profondeurs du cœur, source de l'amour et de la compréhension. Gibran fait dire à Al-Mustafa vers la fin du *Prophète* :

> Et qu'est-ce la connaissance des mots sinon une ombre de la connaissance sans paroles ? […]
> Les sages sont venus vers vous pour vous donner de leur sagesse.
> Je suis venu puiser de la vôtre.

De même, dans sa nouvelle *Tempête*, le narrateur rencontre un ermite qui lui dit :

> Et parmi toutes les vanités de la vie, il n'y a qu'une chose qui mérite que l'esprit l'aime et la désire […] C'est un éveil dans l'esprit. C'est un éveil dans les profondeurs du cœur. C'est une puissance écrasante et magnifique qui surprend soudainement notre conscience et ouvre nos yeux […]

> Celui qui le sait est incapable de le révéler par des mots. Et celui qui ne le sait pas ne pensera jamais au mystère fascinant et magnifique de l'existence.

Gibran s'inspire aussi des traditions moyen-orientales anciennes de la sainte Sagesse, *Hokhmah* en hébreu, *Hakima* en araméen, mieux connue sous son nom grec, *Sophia*. Ses noms dans les langues sémitiques, également traduisibles par « Sens sacré », renvoient aussi bien à une figure archétypale qu'à une capacité innée qui permet à chacun d'entre nous de comprendre les paradoxes de la vie ainsi que le bombardement des sens que nous subissons à chaque instant. S'identifier à cette qualité ou à ce personnage, que de nombreux pionniers du christianisme associent également à Jésus, a permis à Gibran de se prendre moins au sérieux :

> La sagesse cesse d'être sagesse
> quand elle devient
> trop fière pour pleurer,
> trop grave pour rire, et trop imbue d'elle-même pour
> chercher autre chose qu'elle-même.

À propos de l'édition de ce livre : il est clair que Gibran a su trouver de l'aide pour la grammaire et la ponctuation auprès de diverses personnes, en particulier auprès de sa patronne, muse et éditrice de longue date, Mary Haskell. Selon ses biographes, Gibran vérifiait rarement ces choses après avoir écrit un texte. Comme notre façon de lire a changé au cours des cent dernières années, de même que la grammaire, j'ai fait le choix de modifier la ponctuation ou de procéder à plusieurs ajustements afin de faire ressortir le rythme de la voix de Gibran pour le lecteur moderne.

Tant que l'emploi de termes épicènes ou au contraire sexospécifiques par Gibran convenait, j'ai pris le parti de préserver son intention, en gardant à l'esprit la langue arabe dans laquelle il pensait. Gibran fait souvent référence à Dieu par « il », mais il fait aussi référence à la vie par « elle » et fait souvent référence à des « déesses ». Dans l'ensemble les choses s'équilibrent, c'est ce qu'on trouve dans les langues à genre comme l'hébreu ancien ou l'arabe classique, où le soleil, la lune et divers êtres vivants de la nature ont des formes genrées.

Dans une exception à cette politique d'édition, j'ai substitué « Humanité » par « genre humain ». Cela ne perturbe pas le rythme de la voix de Gibran, et est plus fidèle au mot arabe sous-jacent (et au genre neutre) auquel il pensait, et est une manière plus précise de nous inclure tous.

En sélectionnant les textes pour ce livre, j'ai placé des citations connues de Gibran à côté d'autres moins connues. Nous commençons par certains de ses dictons, nouvelles et aphorismes sur la manière de se frayer un chemin dans la vie quotidienne. Ensuite, nous avançons vers les conceptions de Gibran de la vie en communauté et ses critiques du gouvernement, de l'État-nation, du système juridique et de la religion organisée. De là, nous continuons par l'observation, à travers ses yeux, du besoin naturel de l'homme d'échanger les choses : donner et recevoir, acheter et vendre. Dans les deux dernières sections, nous retrouvons les pleurs passionnés de Gibran causés par la solitude intérieure et extérieure, suivis de ses écrits profondément émouvants mais paradoxaux concernant la sagesse au-delà des mots.

Ce livre étant le dernier de la série, je voudrais remercier Greg Brandenburgh de Red Wheel/Weiser/Hampton Roads Books, pour ses suggestions et pour son soutien à ce travail. Depuis que j'ai lu le livre

de Gibran, *Jésus, Fils de l'Homme*, il y a de cela de nombreuses années, j'ai toujours eu un respect profond pour le poète et mystique libanais. Il a mené une vie très difficile et conflictuelle, récoltant des perles de vision et de créativité qui continuent de nous inspirer plus de cent ans plus tard.

Neil Douglas-Klotz
Fife, Écosse
Juin 2018

1

VIVRE UNE VIE SAGE

La vie quotidienne nous offre
de nombreuses occasions
de faire des erreurs,
apprendre par l'expérience
et découvrir la sagesse.
Comment pouvons-nous
mettre en action ce que nous apprenons
d'une manière pragmatique et réaliste ?

Nirvana

Oui, il y a bien un Nirvana.
Il est là quand vous menez vos brebis à un pâturage vert,
et quand vous mettez votre enfant au lit,
et quand vous écrivez le dernier vers de votre poème.

Être un jardin sans murs

Après une pause, l'un des disciples lui demanda : « Maître, parlez-nous de *l'existence*. Qu'est-ce qu'*être* ? »

Al-Mustafa le regarda longtemps, satisfait. Puis il se leva et s'éloigna du groupe. Ensuite, en revenant, il dit :

Dans ce jardin reposent mon père et ma mère, enterrés par les mains des vivants, et dans ce jardin reposent les graines d'antan, apportées ici sur les ailes du vent. Mille fois ma mère et mon père seront enterrés ici, et mille fois le vent enterrera la graine.

Et dans mille ans, vous, moi et ces fleurs nous réunirons dans ce jardin, tout comme aujourd'hui. Et nous *serons*, pour aimer la vie, et nous *serons*, pour rêver de l'espace, et nous *serons*, pour nous élever vers le soleil.

Mais aujourd'hui, *être*, c'est être sage sans renier la folie. C'est être fort, sans détruire le faible. C'est jouer avec les jeunes enfants, non pas en tant que père, mais plutôt en tant que camarade qui apprendrait leurs jeux.

C'est être simple et sincère avec les hommes et les femmes âgés et s'asseoir avec eux à l'ombre des chênes centenaires, même si vous êtes au printemps de votre vie.

C’est chercher un poète bien qu’il puisse vivre au-delà des sept fleuves, et être en paix en sa présence, sans rien demander, sans doute et sans aucune question sur vos lèvres.

C’est savoir que le saint et le pécheur sont jumeaux, dont le père est notre Gracieux Roi et que l’un était né avant l’autre, c’est pourquoi nous le considérons comme le Prince Couronné.

C’est suivre la Beauté même quand elle vous conduit au bord du précipice. Et bien qu’elle porte des ailes mais pas vous, et bien qu’elle passe par-dessus, suivez-la ! Car là où la Beauté est absente, il n’y a rien.

C’est être un jardin sans murs, un vignoble sans gardien et une maison de trésors toujours ouverte aux passants.

Il était un homme

Il y a bien longtemps vivait un homme qui fut crucifié pour avoir été trop aimant et trop aimable.
Et étrange à dire, je le rencontrai trois fois hier.
La première fois, il demandait à un policier de ne pas conduire une prostituée en prison.
La deuxième fois, il trinquait avec un marginal.
Et la troisième fois, il en était arrivé aux mains avec un commerçant à l'intérieur d'une église[1].

1. Référence à l'épisode de la purification du Temple dans les Évangiles. *(N.d.T)*

L’autre

Si les autres se moquent de vous, vous pouvez les prendre en pitié. Mais si vous vous moquez d’eux, vous ne vous le pardonnerez peut-être jamais.
Si les autres vous blessent, vous pouvez oublier la blessure. Mais si vous les blessez, vous vous en souviendrez toujours.
En vérité, l’autre est
votre soi-même le plus sensible
au sein d’un autre corps.

Manger et boire

Puis un vieil aubergiste dit : « Parle-nous de la nourriture et de la boisson. »

Et Al-Mustafa dit :

J'aurais voulu que vous puissiez vivre du parfum de la terre et que, telle une plante aérienne, vous vous nourrissiez de lumière.

Mais puisque vous devez tuer pour manger et priver le nouveau-né du lait de sa mère pour étancher votre soif, que cela soit alors un acte d'adoration.

Et que votre table soit l'autel sur lequel seront sacrifiés les purs et les innocents de la forêt et de la plaine au nom de ce qui est plus pur et encore plus innocent en l'homme.

Quand vous tuez une bête, dites-lui du fond de votre cœur : « Par le même pouvoir qui t'égorge, je suis moi aussi égorgé, et mon destin sera d'être consommé. Car la loi qui t'a livrée entre mes mains me remettra dans une main plus puissante. Ton sang et mon sang ne sont nul autre que la sève qui nourrit l'arbre des cieux. »

Lorsque vous écrasez une pomme sous vos dents, dites-lui en votre cœur : « Tes graines vivront dans mon corps, et les bourgeons de ton lendemain fleuriront dans mon cœur. Ton parfum sera mon

souffle, et ensemble nous nous réjouirons à travers toutes les saisons. »

À l'automne, quand vous cueillez les raisins de votre vignoble pour le pressoir, dites en votre cœur : « Moi aussi je suis un vignoble, et mon fruit sera cueilli pour le pressoir. Et tel le vin nouveau, je serai conservé dans des coupes éternelles. »

L'hiver venu, lorsque vous tirez le vin, que votre cœur chante pour chaque coupe. Et qu'il y ait dans la chanson le souvenir des jours d'automne, celui du vignoble et du pressoir.

Gardien de vos besoins

Ils s’étonnent que celui qui a dit :
« Mon royaume n’est pas de cette terre » ait également dit :
« Rendez à César ce qui appartient à César. »

Pourtant ils ne savent pas que
s’ils désirent entrer
au royaume de leur passion,
ils ne doivent pas résister
au gardien de leurs besoins.

Il leur incombe de
payer le prix de bon cœur,
pour entrer dans cette ville.

Lorsque vous travaillez avec amour

On vous a également dit que
la vie n'est que noirceur,
et dans votre fatigue,
vous faites écho à ce qui a été dit
par les fatigués.

Et je dis que
la vie est en effet noire,
s'il n'y a pas de désir.
Et tout désir est aveugle,
s'il n'y a point de connaissance.
Et toute connaissance est vaine,
si elle ne s'accompagne pas de travail.
Et tout travail est futile
s'il est fait sans amour.

Lorsque vous travaillez avec amour
vous vous liez à vous-même,
aux autres
et à Dieu.

La sagesse des critiques

À la tombée de la nuit, un homme, voyageant à cheval vers la mer, atteignit une auberge au bord de la route.

Il mit pied à terre et, faisant confiance aux hommes et à la nuit, comme tous les voyageurs chevauchant vers la mer, attacha son cheval à un arbre à côté de la porte et entra dans l'auberge.

À minuit, alors que tout le monde dormait, un voleur vint et déroba le cheval du voyageur.

Le lendemain matin, l'homme se réveilla et découvrit que son cheval avait été volé. Il pleura la perte de son cheval, affligé de voir qu'un homme ait eu le cœur à voler.

Ensuite, les autres pensionnaires accoururent autour de lui et commencèrent à parler.

Le premier dit : « Quelle folie d'attacher ton cheval à l'extérieur de l'écurie ! »

Le deuxième surenchérit : « C'est d'autant plus insensé que le cheval n'a pas été entravé. »

Et le troisième dit : « Il est complètement absurde de voyager vers la mer à cheval. »

Et le quatrième déclara : « Seuls les paresseux et les lents possèdent un cheval. »

Le voyageur en fut très étonné.

Finalement, il s’écria : « Mes amis, vous vous précipitez tous pour pointer mes défauts et mes lacunes parce que mon cheval a été volé. Mais, fait étrange, pas un mot de reproche de votre part pour celui qui m’a dépouillé ! »

Le savant et le poète

Un champ vert sépare
le savant et le poète.
Si le savant le traverse,
il devient sage.
Si le poète le traverse,
il devient prophète.

Le masque de l’esprit

La vivacité d’esprit est souvent un masque.

Si vous l’arrachiez,
vous découvririez un génie irrité
ou un habile jongleur.

Et ce n’est que quand les jongleurs
ratent la balle
qu’ils ont recours à moi.

Orateurs professionnels

Le plus bavard est le moins intelligent, et il n'y a guère de différence entre un orateur et un commissaire-priseur.

Être sincère

Si en effet vous devez être sincère,
Soyez-le de belle manière
Ou alors gardez silence,
car il y a quelqu'un
dans notre quartier
qui se meurt.

Ascendance

Chaque personne est le descendant
de chaque roi et de chaque esclave
qui ait vécu sur terre.

Si le bisaïeul de Jésus
avait su ce que l'avenir lui réservait,
ne se serait-il pas tenu
en admiration devant lui ?

Les enfants de demain

Les enfants d'hier marchent dans le cortège funèbre d'une époque qu'ils ont eux-mêmes créée. Ils tirent une corde pourrie qui pourrait bientôt se rompre, les précipitant dans un abîme oublié.

Ils vivent dans des maisons aux fondations chancelantes. Quand l'ouragan soufflera – et il est sur le point de souffler –, leurs maisons s'effondreront sur leurs têtes et deviendront ainsi leurs tombes.

Je dis que toutes leurs pensées, paroles, querelles, compositions et livres – tout leur travail – ne sont rien sauf des chaînes qui les entraînent vers le bas, car ils sont trop faibles pour soutenir la charge.

Mais les enfants de demain sont ceux appelés par la vie, et ils suivent la vie avec des pas fermes et la tête haute.

Ils sont l'aube de nouvelles frontières. Aucune fumée ne voilera leurs yeux, ni aucun tintement de chaînes ne couvrira leurs voix.

Ils sont peu nombreux, mais la différence est comme entre un grain de blé et une botte de foin.

Personne ne les connaît, mais ils se connaissent entre eux.

Ils sont comme les sommets des montagnes, qui peuvent se voir ou s'entendre, et non comme les grottes, qui ne peuvent ni entendre ni voir.

Ils sont la graine semée par la main de Dieu dans le champ, brisant sa coque et agitant ses feuilles en face du soleil.

Elle deviendra un arbre puissant, ses racines seront ancrées au cœur de la terre et ses branches hautes dans le ciel.

Vos enfants

Une femme qui tenait un bébé contre sa poitrine dit : « Parlez-nous des enfants. »
Et Al-Mustafa dit :

Vos enfants ne sont pas vos enfants.
C'est le désir de la vie pour elle-même qui les a enfantés.

Ils viennent au monde à travers vous
mais non pas à partir de vous.
Et bien qu'ils soient à vos côtés,
ils ne vous appartiennent pas.

Vous pouvez leur donner votre amour
mais non point vos pensées,
car ils ont leurs propres pensées.

Vous pouvez héberger leurs corps
mais pas leurs âmes,
car elles demeurent
la maison de demain,
que vous ne pouvez visiter –
même pas dans vos rêves.

Vous pouvez vous battre pour leur ressembler,
mais ne cherchez pas à ce qu'il vous ressemblent.
Car la vie ne recule pas
ni ne s'attarde sur le passé.

Vous êtes les arcs par lesquels
vos enfants, comme des flèches vivantes,
sont projetées.

L'Archer voit le but
sur le chemin de l'infini,
et vous tend sa puissance
pour que les flèches puissent voler vite et loin.
Faites que votre courbure
dans la main de l'Archer
soit de bon gré.

Car s'il aime
la flèche qui s'envole,
il aime également
l'arc qui reste stable.

Le meilleur sacrifice

Le disciple Matthieu se souvient des paroles de Jésus lors du sermon sur la montagne :
« Vous avez été chargés par vos aïeuls d'apporter votre veau, votre agneau et votre colombe au temple et de les sacrifier sur l'autel, afin que les narines de Dieu puissent se délecter de l'odeur de leur graisse, et que vous soyez pardonnés de vos péchés.

« Mais je vous demande : donneriez-vous à Dieu ce qui lui appartient depuis le début ? Et voudriez-vous apaiser l'Unique, dont le trône est au-dessus du silence profond et dont les bras encerclent l'espace ?

« Cherchez plutôt votre frère et votre sœur, et réconciliez-vous avec eux avant de chercher le temple. Et soyez bienfaiteur aimant pour votre voisin.

« Car dans leurs âmes, Dieu a construit un temple qui jamais ne sera détruit, et dans leurs cœurs Dieu a élevé un autel qui jamais ne périra. »

Moins parler de Dieu

Et Al-Mustafa leur dit :

Vous vous imaginez montant jusqu'aux nuages, et vous les croyez hauts. Et vous survolez la vaste mer et vous la croyez immense.

Mais je vous dis que quand vous semez une graine dans la terre, vous atteignez une plus grande hauteur. Et quand vous louez la beauté du matin à votre voisin, vous traversez une plus grande mer.

Vous chantez souvent les louanges de Dieu l'Infini. Pourtant, en vérité, vous n'entendez pas la chanson que vous entonnez.

Fasse le ciel que vous puissiez écouter les oiseaux chanter, et les feuilles qui abandonnent la branche au passage du vent. Et n'oubliez pas, mes amis, qu'elles ne chantent que lorsqu'elles sont séparées de la branche !

Je vous l'ordonne encore, ne parlez pas sans discernement de Dieu, qui est votre Tout, mais parlez plutôt les uns aux autres et comprenez-vous l'un et l'autre, de voisin à voisin, d'un dieu à un autre.

Ce n'est que lorsque vous êtes perdu dans votre plus petit vous-même que vous cherchez le ciel que vous appelez « Dieu ».

Qu'il vous soit possible de trouver des chemins dans votre vaste vous ! Que vous soyez moins oisifs et que vous paviez les routes !

Il serait plus sage de parler moins de Dieu, que nous ne pouvons comprendre, et plus de nous-mêmes, que nous pourrions comprendre.

Pourtant, je voudrais que vous sachiez que nous sommes le souffle de Dieu et son parfum.

Nous sommes Dieu – en la feuille, en la fleur et souvent en le fruit.

2

SAGESSE DE LA COMMUNAUTÉ

Les humains se regroupent naturellement
en communautés, comme le font
de nombreuses autres espèces.
Comment pourrions-nous créer
des associations qui nous servent,
plutôt que de nous enchaîner
le corps ou la pensée ?
À quoi ressemblerait
un gouvernement réellement sain,
une organisation religieuse saine,
un État de droit ou un État-nation ?

Gouvernement

Le gouvernement est un accord
entre vous et moi.
Vous et moi avons souvent tort.

Le vrai prince est celui
qui trouve son trône
dans le cœur du derviche.

Entre le froncement du tigre et le sourire du loup

Depuis le début de la Création et jusqu'au temps présent, certaines tribus, riches par héritage, avec la complicité du clergé, se sont arrogé le titre d'administrateur du peuple. Cela est une vieille blessure béante au cœur de la société, elle ne peut pas être guérie sauf par l'éradication de l'ignorance.

Celui qui acquiert la richesse par héritage construit un manoir avec l'argent des plus démunis. Le clergé érige ses temples sur les tombes et les os de ses fidèles dévoués.

Le prince saisit les bras des fellahin[1], pendant que le prêtre vide leurs poches. Le souverain regarde les enfants des champs d'un air renfrogné, et l'évêque les console avec son sourire. Et entre le froncement du tigre et le sourire du loup, le troupeau périt.

Le souverain se revendique roi de la loi et le prêtre s'érige représentant de Dieu, et entre les deux, les corps sont détruits et les âmes sont réduites à néant.

1. Agriculteurs ou ouvriers agricoles en arabe. Pendant la période ottomane, celle décrite par Gibran, le mot « *fellah* » pouvait également désigner un villageois ou un

paysan sans terre, par opposition à un membre de la classe des propriétaires terriens. *(N.d.T.)*

Maladie spirituelle héréditaire

La société humaine a cédé pendant soixante-dix siècles aux lois corrompues, jusqu'à ne plus pouvoir comprendre le sens des lois supérieures et éternelles.

Les yeux habitués à la faible lumière des bougies sont incapables de voir la lumière du soleil.

La maladie spirituelle est héritée d'une génération à l'autre, jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus qu'un avec les hommes, qui ne la voient plus comme une maladie mais comme un don naturel accordé par Dieu à Adam.

Si ces gens se trouvaient face à quelqu'un que les germes de cette maladie ont épargné, ils le considéreraient avec honte et mépris.

Le bon gouvernement

Le peuple du royaume de Sadik, en rébellion, encercla le palais du roi, appelant à sa déchéance. Il descendit alors les marches du palais, arborant sa couronne dans une main et son sceptre dans l'autre.

La majesté de son apparition fit taire la foule, il se tint devant elle et dit : « Mes amis, qui n'êtes plus mes sujets, ici je vous remets ma couronne et mon sceptre. Je serai l'un des vôtres. Je ne suis qu'un homme, et c'est en tant qu'homme que je travaillerai avec vous pour améliorer notre sort. Il n'y a pas besoin d'un roi. Allons donc aux champs et aux vignobles et travaillons main dans la main. Dites-moi simplement dans quel champ ou dans quel vignoble je dois aller. Vous êtes tous rois à présent. »

Le peuple en fut émerveillé et la quiétude régna, car le roi, qu'il croyait source de son mécontentement, lui a maintenant cédé sa couronne et son sceptre et est devenu l'un de ses membres.

Ensuite, chacun prit son chemin, et le roi suivit un homme vers un champ.

Mais le royaume de Sadik ne se porta pas mieux sans roi et l'ombre du mécontentement planait toujours au-dessus de la terre. Les gens crièrent aux places de marché, réclamant un roi pour les gouverner. Et les anciens et les jeunes dirent d'une seule voix : « Nous aurons notre roi ! »

Alors ils cherchèrent l'ancien roi et le trouvèrent en plein labeur dans le champ. Ils le conduisirent à son siège, lui rendirent sa couronne et son sceptre et ils dirent : « Gouverne-nous à présent, avec puissance et avec justice. »

Et il dit : « Je vous gouvernerai en effet avec force, que les dieux du ciel et de la terre m'aident afin que je puisse aussi gouverner avec justice. »

Peu après se présentèrent des hommes et des femmes pour lui parler d'un baron qui les maltraitait et pour qui ils n'étaient que des serfs.

Aussitôt le roi convoqua le baron et dit : « Sur les balances de Dieu, la vie d'un homme pèse aussi lourd que la vie d'un autre. Et comme tu ne sais point comment peser les vies de ceux qui travaillent dans tes champs et tes vignobles, tu seras banni et tu devras quitter ce royaume pour toujours. »

Le lendemain, un autre groupe se présenta devant le roi pour se plaindre de la cruauté d'une comtesse d'au-delà des collines et comment elle les fit tomber dans la misère. La comtesse fut immédiatement amenée au tribunal et le roi la condamna également au bannissement en disant : « Ceux qui cultivent nos champs et prennent soin de nos vignobles sont plus nobles que nous qui mangeons le pain qu'ils préparent et buvons le vin de leur pressoir. Et comme tu l'ignores, tu quitteras cette terre et vivras loin de ce royaume. »

Ensuite vinrent des hommes et des femmes pour dire que l'évêque leur fit apporter et tailler des pierres pour la cathédrale, pourtant il ne leur donna aucun salaire alors qu'ils savaient que le coffre de l'évêque était rempli d'or et d'argent pendant qu'eux-mêmes étaient affamés.

Le roi convoqua l'évêque et quand l'évêque vint, le roi lui annonça : « Cette croix que tu portes sur ta poitrine devrait signifier donner vie à la vie. Mais tu as ôté la vie de la vie sans rien donner. Par conséquent, tu quitteras ce royaume pour ne jamais revenir. »

Ainsi, chaque jour, durant tout un mois, des hommes et des femmes vinrent vers le roi pour lui exposer les fardeaux qui pesaient sur leurs épaules. Et chaque jour, durant tout un mois, un oppresseur était exilé du pays.

Et les habitants de Sadik en furent étonnés et il y eut de la joie dans leurs cœurs.

Et un jour, les anciens et les jeunes vinrent entourer la tour du roi et l'appelèrent. Il descendit en tenant sa couronne d'une main et son sceptre de l'autre.

Et il demanda : « Que voulez-vous de moi maintenant ? Voici, je vous rends ce que vous m'avez demandé de tenir. »

Mais ils s'écrièrent : « Non, non, tu es notre roi légitime. Tu as purifié le pays des vipères, tu as réduit les loups au néant, et nous venons te chanter nos remerciements. La couronne est à toi en majesté, et le sceptre est le tien dans la gloire. »

Ensuite le roi dit : « Pas moi, pas moi. Vous êtes les seuls rois. Lorsque vous me jugeâtes faible et mauvais gouverneur, vous étiez vous-mêmes faibles et mal gouvernés. Et maintenant le pays prospère parce que telle est votre volonté. Je ne suis qu'une pensée dans vos esprits et je n'existe que par vos actions. Seulement existent les gouvernés pour se gouverner eux-mêmes. »

Et le roi regagna sa tour avec sa couronne et son sceptre. Et les anciens et les jeunes partirent par différents chemins et ils furent satisfaits.

Et tous se voyaient comme des rois, avec une couronne dans une main et un sceptre dans l'autre.

Bétail occupé

Un moine rebelle s'adresse à ses aînés :

Pourquoi vivez-vous dans l'ombre du parasitisme, vous isolant de ceux qui ont besoin de connaissance ? Pourquoi privez-vous le pays de votre aide ?

Jésus vous a envoyé comme agneaux parmi les loups. Qu'est-ce qui a fait de vous des loups parmi les agneaux ? Pourquoi fuyez-vous l'humanité alors que Dieu vous a créés humains ?

Si vous êtes meilleurs que les gens qui vont dans la procession de la vie, vous devriez aller vers eux pour les instruire et améliorer leur vie. Mais si vous pensez qu'ils sont meilleurs que vous, vous devriez souhaiter apprendre d'eux.

Comment pouvez-vous prêter serment et faire vœu de pauvreté, pour ensuite oublier ce que vous avez juré et vivre dans le luxe ? Comment pouvez-vous jurer obéissance à Dieu, pour ensuite vous révolter contre tout ce que cette religion signifie ? Comment pouvez-vous adopter la vertu comme règle alors que vos cœurs sont pleins de convoitise ?

Vous prétendez tuer vos corps, mais en réalité vous tuez vos âmes. Vous prétendez avoir horreur des choses terrestres, mais vos cœurs sont gonflés de cupidité. Et vous voulez que les gens voient en vous

leurs guides spirituels et religieux. Parlons franchement, vous êtes comme le bétail affairé qui se distrait du savoir en paissant dans un beau pâturage verdoyant.

Rendons aux démunis la vaste terre du couvent et redonnons-leur l'argent et l'or que nous leur avons pris. Sortons de notre réserve et servons le faible, qui nous a rendus forts, et purifions le pays dans lequel nous vivons. Apprenons à cette nation misérable à sourire et à se réjouir de la générosité du ciel et de la gloire de la vie et de la liberté !

Les mille lois

Jadis, il y avait un grand roi qui était sage.

Et il désirait promulguer des lois pour ses sujets.

Il appela alors à sa capitale mille sages de mille tribus différentes pour instaurer les lois.

Ainsi fut-il.

Mais quand mille lois écrites sur le parchemin furent mises devant le roi et qu'il les lut, il pleura amèrement dans son âme, car il ignorait qu'il pût y avoir mille formes de crime dans son royaume.

Puis il appela son scribe, et avec un sourire sur le visage, il dicta lui-même les lois. Et ces lois n'étaient qu'au nombre de sept.

Et les mille sages le quittèrent en colère et retournèrent dans leurs tribus avec les lois qu'ils avaient instaurées. Et chaque tribu suivit les lois de ses sages.

Ainsi, ils ont mille lois encore de nos jours.

C'est un grand pays, mais on y compte mille prisons, et ces prisons sont remplies de femmes et d'hommes, qui ont enfreint mille lois.

C'est en effet un grand pays, mais ses habitants sont les descendants de mille législateurs et d'un seul roi sage.

Le criminel

Un jeune homme de forte constitution, tenaillé par la faim, assis sur le trottoir, tendait sa main vers tous ceux qui passaient, mendiant et répétant la triste chanson de sa défaite dans la vie, tout en souffrant de la faim et de l'humiliation.

Quand vint la nuit, ses lèvres et sa langue étaient desséchées, alors que sa main était toujours aussi vide que son estomac.

Il se leva et sortit de la ville, s'assit sous un arbre et pleura amèrement. Ensuite il leva ses yeux perdus vers le ciel, tandis que la faim mangeait ses entrailles et dit :

« Ô Seigneur, j'allai voir l'homme riche pour lui demander un emploi, mais il me renvoya à cause de mon air minable. Je frappai à la porte de l'école, mais c'était un réconfort interdit, car j'avais les mains vides. Je cherchai une quelconque occupation qui me donnât du pain, en vain. En désespoir, je demandai l'aumône, mais les fidèles me virent et dirent : "Il est fort et paresseux, et il ne devrait pas mendier."

« Ô Seigneur, c'est par ta volonté que ma mère m'a donné naissance, et maintenant la terre m'offre de retourner vers Toi avant la fin. »

Soudain son expression changea. Il se leva et ses yeux brillèrent de détermination. Il se fabriqua un bâton épais et lourd de la branche

de l'arbre et le pointa vers la ville en criant : « Je demandai du pain de toute la force de ma voix et cela me fut refusé. Maintenant je l'obtiendrai par la force de mes muscles ! Je demandai du pain au nom de la miséricorde et de l'amour, mais l'humanité n'écouta point. Je le prends à présent au nom du mal ! »

Les années passèrent, faisant du jeune un voleur, un tueur, et un destructeur des âmes. Il écrasa tous ceux qui s'opposèrent à lui. Il amassa une richesse fabuleuse qui lui fit côtoyer ceux qui étaient au pouvoir. Il était admiré par ses collègues, enviés par d'autres voleurs, et redouté par le commun des mortels.

Sa richesse et sa fausse position plurent à l'émir, au point qu'il le nomme représentant dans la ville, le triste processus suivi par les gouverneurs inopportuns. Les vols furent alors légalisés. L'oppression était soutenue par l'autorité. Écraser le faible devint chose commune, il gagna la faveur de la foule et elle faisait son éloge.

C'est ainsi que la première touche d'égoïsme de l'humanité créa des criminels à partir des humbles et des tueurs à partir des enfants de la paix.

C'est ainsi que l'avidité initiale de l'humanité grandit et se retourne mille fois contre elle.

Votre pensée et la mienne

Votre pensée est un arbre profondément enraciné dans le sol de la tradition. Ma pensée est un nuage qui circule dans l'espace. Il se transforme en gouttes qui, en tombant, forment un ruisseau qui chante sur son chemin vers la mer. Ensuite, il s'élève en tant que vapeur dans le ciel.

Votre pensée est une forteresse que ni le vent ni la foudre ne peuvent secouer. Ma pensée est une tendre feuille qui se balance dans toutes les directions et qui trouve du plaisir dans son balancement.

Votre pensée est un dogme ancien qui ne peut vous changer et que vous ne pouvez changer. Ma pensée est nouvelle. Elle me sonde et je la sonde, matin et soir.

Vous avez votre pensée, et j'ai la mienne.

Votre pensée prône le judaïsme, le brahmanisme, le bouddhisme, le christianisme et l'islam. Dans ma pensée, il n'y a qu'une seule religion, universelle, dont les divers chemins ne sont que les doigts de la main aimante de l'Être suprême.

Dans votre pensée, il y a les riches, les pauvres et les mendiants. Ma pensée dit qu'il n'y a pas d'autre richesse que la vie, que nous sommes tous des mendiants, et qu'il n'y a aucun autre bienfaiteur que la vie elle-même.

Vous avez votre pensée, et j'ai la mienne.

Selon votre pensée, la grandeur des nations réside dans leurs politiques, partis, conférences, alliances et traités. Mais la mienne proclame que l'importance des nations réside dans le travail, le travail dans le champ, dans les vignobles, au métier à tisser, dans la tannerie, dans l'usine, dans la menuiserie, au bureau et dans la presse.

Votre pensée dit que la gloire des nations est dans leurs héros. Elle chante les louanges de Ramsès, d'Alexandre, de César, d'Hannibal et de Napoléon. Mais la mienne prétend que les vrais héros sont Confucius, Lao-tseu, Socrate, Platon, Abû Tâlib, Al-Ghazali, Djalâl Ad-Dîn Rûmî, Copernic et Pasteur.

Votre pensée voit le pouvoir dans les armées, les canons, les cuirassés, les sous-marins, les avions et le gaz toxique. Mais la mienne affirme que le pouvoir réside dans la raison, la résolution et la vérité. Peu importe le temps que le tyran dure, il perdra à la fin.

Votre pensée fait la différence entre le pragmatiste et l'idéaliste, entre la partie et le tout, entre le mystique et le matérialiste. La mienne se rend compte que la vie est une, et que ses poids, ses mesures et ses grilles ne coïncident pas avec vos poids, vos mesures et vos grilles. Celui que vous jugez idéaliste est peut-être une personne pragmatique.

Vous avez votre pensée et j'ai la mienne.

La guerre et les petites nations (1920)

Jadis, tout en haut d'un pâturage où une brebis et un agneau paissaient, un aigle tournait et regardait avidement l'agneau. Et pendant qu'il s'apprêtait à s'abattre sur sa proie et à la saisir, un autre aigle apparut et plana au-dessus de la brebis et de son petit avec la même intention affamée. Alors, les deux rivaux commencèrent à se battre, remplissant le ciel de leurs cris féroces.

La brebis leva les yeux et fut très étonnée. Elle se tourna vers l'agneau et dit :

« Comme il est étrange, mon enfant, que ces deux nobles oiseaux s'attaquent entre eux. Le vaste ciel n'est-il pas suffisant pour les deux ? Prie, mon petit, prie dans ton cœur que Dieu instaure la paix entre tes frères ailés. »

Et l'agneau pria dans son cœur.

L’histoire et la bergère (1914-1918)

Sur la berge d’un ruisseau qui serpentait entre les rochers au pied des montagnes du Liban, s’assit une bergère, entourée de son troupeau de maigres moutons paissant l’herbe sèche. Elle regarda le crépuscule au loin comme si l’avenir défilait devant elle. Les larmes perlaient à ses yeux comme des gouttes de rosée ornant les fleurs. Le chagrin avait ouvert ses lèvres, afin de pouvoir entrer et s’immiscer dans son cœur soupirant.

Après le coucher du soleil, alors que les buttes et les collines s’enveloppaient d’ombre, l’Histoire se tint devant la jeune fille. C’était un homme âgé dont les cheveux blancs tombaient comme de la neige sur sa poitrine et ses épaules, et dans sa main droite, il tenait une faucille acérée. D’une voix pareille à la mer rugissante, il salua : « Paix à toi, Syrie. »

La bergère se leva en tremblant de peur. « Que veux-tu de moi, Histoire ? » demanda-t-elle. Ensuite elle désigna ses moutons. « C’est le reste d’un troupeau sain qui remplissait autrefois cette vallée. C’est tout ce que votre convoitise m’a laissé. Viens-tu maintenant pour en rassasier ton avidité ?

« Ces plaines autrefois si fertiles ont été piétinées jusqu’à être réduites en poussière par tes pas. Mon bétail, qui broutait autrefois

les fleurs et produisait du lait à profusion, ronge maintenant les chardons, ils sont maintenant décharnés et secs.

« Crains Dieu, Ô Histoire, et ne m'afflige pas davantage ! Ta vision m'a fait détester la vie, et la cruauté de ta faucille m'a fait aimer la Mort.

« Laisse-moi dans ma solitude pour vider la coupe de chagrin, mon meilleur vin. Va, Histoire, à l'Ouest, les noces de la Vie sont célébrées. Laisse-moi ici déplorer le deuil que tu m'as réservé. »

Dissimulant sa faucille sous les plis de son vêtement, l'Histoire la regarda comme un père tendre regarde son enfant et dit : « Ô Syrie, ce que je t'ai pris, c'était mes propres offrandes. Sache que tes nations sœurs ont droit à une partie de la gloire qui était la tienne. Je dois leur donner ce que je t'ai donné. Ta détresse est équivalente à celle de l'Égypte, de la Perse et de la Grèce, car chacune d'elles ne dispose aussi que d'un maigre troupeau et de pâturages secs. Ô Syrie, ce que tu appelles dégradation est un sommeil indispensable dont tu tireras la force. La fleur ne revient à la vie qu'à travers la mort, et l'amour ne grandit qu'après la séparation. »

Le vieil homme s'approcha de la jeune fille, étendit sa main et dit : « Serre ma main, Ô Fille des Prophètes. »

Et elle lui serra la main et le regarda à travers un rideau de larmes et dit : « Adieu, Histoire, adieu. »

Et il répondit : « À une prochaine rencontre, Syrie, à une prochaine rencontre. »

Et l'homme âgé disparut comme un éclair, et la bergère appela son troupeau et reprit son chemin en se disant : « Y aura-t-il une autre rencontre ? »

Pauvre peuple

Pauvre peuple
qui porte un habit qu'il ne tisse pas,
qui mange un pain qu'il ne façonne pas,
qui boit un vin qui ne coule pas
de son propre pressoir.

Pauvre peuple
qui acclame la brute comme un héros,
et qui estime que le brillant conquérant est généreux.
Pauvre peuple
qui méprise la passion dans son rêve,
pourtant se soumet docilement à son réveil.

Pauvre peuple
qui ne lève pas la voix
sauf quand il marche dans un enterrement
qui ne se vante que parmi ses ruines
et qui ne se rebelle que
quand son cou est mis
entre l'épée et le billot.
Pauvre peuple

dont l’homme d’État est un renard,
dont le philosophe est un jongleur,
et dont l’art est
fait d’assemblage et d’imitation.

Pauvre peuple
qui accueille son nouveau dirigeant avec des trompettes
et qui lui fait ses adieux avec des huées,
juste pour accueillir un autre avec des trompettes encore.

Les nouvelles frontières (1925)

Au Moyen-Orient il y a un éveil qui défie le sommeil. Cet éveil vaincra car le soleil est son chef et l'aube est son armée.

Dans les champs du Moyen-Orient, qui étaient un grand cimetière, se dresse la jeunesse du printemps, appelant les occupants des sépulcres à se lever et à marcher vers les nouvelles frontières.

Quand le printemps chante ses hymnes, les morts de l'hiver se lèvent, se débarrassent de leurs linceuls et marchent en avant.

Viens et annonce-moi qui tu es et ce que tu es.

Es-tu un politicien se demandant ce que son pays peut faire pour lui ou un zélé demandant ce qu'il peut faire pour son pays ? Si tu es le premier, alors tu es un parasite. Si tu es le second, alors tu es une oasis dans un désert.

Es-tu un commerçant profitant des besoins vitaux de la société pour asseoir son monopole et en tirer un bénéfice exorbitant ? Ou bien es-tu une personne sincère, travailleuse et diligente, encourageant l'échange entre le tisserand et le fermier et en tirant un bénéfice raisonnable en tant que courtier entre l'offre et la demande ? Si tu es le premier, alors tu es un criminel, tu vis dans un palais ou bien tu croupis en prison. Si tu es le second, alors tu es une personne charitable, tu es soit remercié soit dénoncé par les gens.

Es-tu un chef religieux, tissant pour ton corps une soutane à partir de l'ignorance du peuple, façonnant une couronne de la simplicité de leurs cœurs et prétendant haïr le diable juste pour vivre de ses revenus ?

Ou bien es-tu une personne pieuse et religieuse qui voit dans la piété de l'individu le fondement d'une nation progressiste et qui peut déceler, à travers une recherche poussée au plus profond de sa propre âme, une échelle vers l'âme éternelle qui dirige le monde ?

Si tu es le premier, alors tu es un hérétique et un mécréant, même si tu jeûnes le jour et pries la nuit.

Si tu es le second, alors tu es une violette au jardin de la vérité. Même si ta fragrance est perdue pour les narines de l'humanité, ton arôme monte encore dans cet air rare où le parfum des fleurs est préservé.

Ô Liberté

Ô Liberté ! Aie pitié de nous !

Nous nous tenons devant ton grand trône, les robes maculées de sang de nos ancêtres accrochées à nos corps, nos têtes couvertes de la poussière de leurs tombes mêlée à leurs restes, portant les épées qui ont poignardé leurs cœurs, soulevant les lances qui ont percé leurs corps, traînant les chaînes qui entravaient leurs pieds, poussant les cris qui leur lacéraient la gorge, se lamentant et répétant les chansons de notre échec qui faisait écho dans leur prison et répétant les prières qui venaient des fonds de leurs cœurs.

Écoute-nous, ô Liberté, et entends-nous !

Du Nil à l'Euphrate viennent les gémissements des âmes souffrantes, résonnant avec les cris de l'abîme. Des limites de l'Est aux montagnes du Liban, les mains sont tendues vers toi, tremblant de la présence de la mort. Des rives de la mer jusqu'au bout du désert, les yeux inondés de larmes te regardent avec imploration.

Viens, ô Liberté, et sauve-nous !

Dans les huttes misérables à l'ombre de la pauvreté et de l'oppression, ils frappent leurs poitrines[1], sollicitant ta miséricorde. Regarde-nous ô Liberté et aie pitié de nous. Par les sentiers et dans les maisons, la jeunesse misérable t'appelle. Dans les églises et les mosquées, les livres saints oubliés se retournent vers toi. Dans les tribunaux et les palais, la loi négligée t'interpelle.

Aie pitié de nous, ô Liberté, et sauve-nous !

Dans nos rues étroites, les marchands vendent leurs jours pour en donner le fruit aux voleurs exploitants de l'Occident, et personne ne leur donne conseil. Dans les champs stériles, les fellahs labourent le sol, sèment les graines de leurs cœurs et les nourrissent de leurs larmes. Mais ils ne récoltent que les épines, et personne ne leur apprend le vrai chemin. Dans nos plaines arides, les Bédouins errent pieds nus et affamés, mais personne ne les prend en pitié.

Parle, ô Liberté, et apprends-nous !

Nos agneaux malades paissent sur la prairie sans herbe, nos veaux rongent les racines des arbres et nos chevaux se nourrissent de plantes sèches.

Viens, ô Liberté et aide-nous !

Nous vivons dans les ténèbres depuis le début. Comme des prisonniers, nos corps sont charriés d'une geôle à une autre tandis que le temps se moque de notre sort. Quand l'aube viendra-t-elle ? Combien de temps allons-nous supporter la dérision des âges ?

Nous avons porté maintes pierres, et de nombreux jougs ont été placés sur nos cous. Combien de temps allons-nous supporter cet outrage inhumain ? L'esclavage égyptien, l'exil à Babylone, la tyrannie de la Perse, le despotisme des Romains et l'avidité de l'Europe : nous avons enduré tous ces supplices.

Où allons-nous maintenant, et quand allons-nous atteindre l'extrémité sublime de cette route rugueuse ? Des griffes de Pharaon aux pattes de Nabuchodonosor, des mains de fer d'Alexandre aux épées d'Hérode, des serres de Néron aux dents acérées du Démon – entre les mains de qui allons-nous tomber maintenant ? Quand la mort viendra-t-elle nous emporter pour que nous retrouvions enfin la paix ?

Avec la force de nos bras nous avons soulevé les colonnes du temple, et sur nos dos nous avons porté le mortier pour construire, au nom de la gloire, les grandes murailles et les pyramides imprenables. Combien de temps allons-nous continuer à construire de si magnifiques palais tout en vivant dans des huttes misérables ? Combien de temps allons-nous continuer à remplir les bacs des riches avec des provisions tout en nous maintenant en vie avec de maigres aliments secs ? Combien de temps allons-nous continuer à tisser de la soie et de la laine pour nos seigneurs et maîtres alors que nous ne portons que des haillons ?

À cause de leur méchanceté nous nous sommes divisés. Afin de garder leurs trônes et être à l'aise, ils ont armé les Druzes pour combattre les Arabes, incité les chiites à attaquer les sunnites, encouragé les Kurdes à massacrer les Bédouins et poussé les musulmans à se disputer avec les chrétiens.

Combien de temps les frères et sœurs continueront-ils de tuer leur propre famille sur le sein de leur mère ? Combien de temps la croix sera-t-elle écartée du croissant devant les yeux de Dieu ?

Ô Liberté, écoute-nous ! Parle au nom d'un seul individu, car un grand feu commence avec une petite étincelle.

Ô Liberté, réveille un seul cœur avec le bruissement de tes ailes, car d'un seul nuage vient l'éclair qui illumine les profondeurs des vallées et les sommets des montagnes.

Disperse avec ton pouvoir ces nuages noirs. Descends comme l'éclair et détruis les trônes qui ont été construits sur les os et les crânes de nos ancêtres.

Écoute-nous, ô Liberté !
Apporte ta grâce, ô Fille d'Athènes !
Sauve-nous, ô Sœur de Rome !
Conseille-nous, ô Compagne de Moïse !
Aide-nous, ô Bien-aimée de Muhammad !
Apprends-nous, ô Épouse de Jésus !
Renforce nos cœurs afin que nous puissions vivre.
Ou bien endurcis nos ennemis pour que nous périssions
et vivions en paix éternellement.

---

1. Rituel de deuil au Proche-Orient. *(N.d.T.)*

Un trône au-delà de ta vision

Jacques, fils de Zébédée, se souvient des paroles de Jésus :
« Mon visage et vos visages ne seront pas masqués. Notre main ne tiendra ni épée ni sceptre, et nos sujets nous aimeront en paix et ne nous craindront point. »

Ainsi parla Jésus et sa parole éclipsa tous les royaumes de la terre et toutes les villes de murs et de tours. Et mon cœur n'aspirait plus qu'à suivre le maître jusqu'à son royaume.

Judas Iscariote s'avança, précisément à cet instant. Et il s'approcha de Jésus et dit : « Vois comme les royaumes du monde sont vastes, et vois comment les villes de David et Salomon triompheront des Romains. Si tu es le roi des Juifs, nous nous tiendrons à tes côtés avec nos épées et nos boucliers, et nous vaincrons l'envahisseur. »

Mais, quand Jésus entendit cela, il se retourna vers Judas, et son visage fut rempli de colère. Il parla d'une voix aussi terrible que le tonnerre du ciel et dit : « Arrière, Satan ! Penses-tu que j'aie dévalé les années pour gouverner une fourmilière pour un jour ?

« Mon trône est un trône au-delà de ta vision. Celui dont les ailes encerclent la terre se réfugie-t-il dans un abri abandonné et oublié ?

« Les vivants seront-ils honorés et exaltés par les porteurs de linceuls ?

« Mon royaume n'est pas de cette terre, et mon trône n'est pas construit sur les crânes de vos ancêtres.

« Si tu cherches un autre royaume que celui de l'esprit, alors il vaudrait mieux que tu m'abandonnes ici et que tu t'engouffres dans les grottes de tes morts, là où les têtes couronnées d'autrefois tiennent cour dans leurs tombes et pourraient encore décerner des honneurs sur les restes de tes ancêtres.

« Oserais-tu me tenter avec une couronne de scories ou d'épines, alors que mon front aspire aux Pléiades ?

« S'il n'était pas question d'un songe rêvé par une race oubliée, je n'aurais pas toléré que ton soleil se lève sur ma patience ni que ta lune projette mon ombre sur ton chemin.

« Sans le désir d'une mère, je me serais dégagé des langes et échappé dans l'espace.

« Et sans la douleur en chacun de vous, je ne serais pas resté pour pleurer.

« Qui es-tu et qu'es-tu, Judas Iscariote ? Et pourquoi me tentes-tu ?

« En vérité, m'aurais-tu pesé sur la balance et jugé apte à diriger des légions de Pygmées et à conduire les chars des informes contre un ennemi qui ne campe que dans ta haine et ne marche nulle part que dans ta peur ?

« Nombreux sont les vers qui rampent à mes pieds, mais je ne leur livrerai aucune bataille. Je suis las des plaisanteries et las de me plaindre des plantes grimpantes qui me prennent pour un lâche parce que je ne veux pas gravir leurs murs et leurs tours.

« Quel dommage que je doive avoir pitié jusqu'à la fin. Que ne donnerais-je pour pouvoir tourner mes pas vers un monde plus vaste où vivent des êtres plus grands ? Mais comment le pourrais-je ?

« Ton prêtre et ton empereur voudraient voir couler mon sang. Ils seront satisfaits avant que je ne quitte ce monde. Je n'ai point envie de changer le cours de la loi. Et je ne gouvernerai pas la folie.

« Que l'ignorance se multiplie, jusqu'à ce qu'elle soit lasse de sa propre progéniture.

« Que l'aveugle conduise l'aveugle à l'écueil.

« Et que les morts enterrent les morts, jusqu'à ce que la terre s'étouffe avec son propre fruit amer.

« Mon royaume n'est pas la terre. Mon royaume sera là où deux ou trois parmi vous se rencontreront en amoureux, émerveillés par la beauté de l'existence, dans la bonne humeur, et en se souvenant de moi. »

3

SAGES ÉCHANGES

Nos relations sont ancrées
dans les échanges mutuels.
Existe-t-il un échange éthique ?
Qu'est-ce qui a réellement de la valeur ?
Un système économique juste est-il possible ? Vaut-
il vraiment mieux donner que recevoir ? Qu'est-ce
que la vraie générosité ?

Un loup gracieux

Ainsi parla un loup gracieux à un simple mouton :
« N’honorerez-vous pas ma maison de votre visite ? »
Et le mouton répondit :
« Nous serions honorés de visiter votre maison
si elle ne résidait pas dans votre estomac. »

Crédit

Nous empruntons souvent à nos lendemains
pour rembourser des dettes à nos jours passés.

Grenades

Il était une fois un homme qui possédait beaucoup de grenadiers dans son verger. Et pour de nombreux automnes, il disposait ses grenades sur des plateaux d'argent à l'extérieur de son logement. Sur les plateaux, il dressait des pancartes sur lesquelles il avait écrit : « Prenez-en une gratuitement. Vous êtes les bienvenus. »

Mais les gens passaient et personne ne se servait.

Puis l'homme y réfléchit à nouveau et il ne mit, par un automne, aucune grenade à l'extérieur de son logement, et marqua sur une pancarte à gros caractères :

« Ici, nous avons les meilleures grenades de la terre, et nous les vendons plus cher que toute autre grenade. »

Et voici que maintenant, tous les habitants du quartier accourent pour en acheter.

Une prison de richesse

Dans certains pays, la richesse des parents est source de misère pour leurs enfants.

Le coffre grand et solide que le père et la mère ont utilisé ensemble pour conserver leur richesse devient une prison étroite et sombre pour les âmes de leurs héritiers.

Le Dinar Tout-Puissant que les gens adorent devient un démon qui punit l'esprit et étouffe le cœur.

La chanson de la vraie fortune

L’Humanité et moi sommes des amoureux.
Elle me désire et je la désire,
mais hélas : entre nous est apparu
une rivale qui nous tourmente.

Elle est cruelle et exigeante,
possédant une vaine séduction.
Son nom est Propriété.
Elle nous suit partout où nous allons
et nous observe comme une sentinelle
provoquant l’agitation de ma bien-aimée.

Je cherche mon Humanité bien-aimée
dans la forêt
sous les arbres
et au bord des lacs.

Mais je ne peux la trouver,
car la Propriété l’a corrompue et emportée
à la ville bruyante
et l’a placée sur un trône
de trésors métalliques vacillants.

J’appelle l’Humanité avec
la voix de la connaissance
et le chant de la sagesse.
Mais l’Humanité n’écoute pas
car la Propriété l’a piégée
dans un donjon d’égoïsme
où demeure l’avarice.

Je cherche l’Humanité dans
le domaine du contentement,
mais je suis seul
car ma rivale l’a emprisonnée
dans une grotte de gourmandise et de cupidité
et l’y a enfermée avec
de douloureuses chaînes d’or.

J’appelle l’Humanité à l’aube
quand la nature sourit
mais elle n’entend pas
car l’excès a chargé ses yeux drogués
d’un sommeil souffrant.

Je la cajole au crépuscule
quand règne le silence et
alors que les fleurs s’assoupissent.
Mais l’Humanité ne répond pas,
car la peur de ce que
le lendemain lui réserve
occupe ses pensées.

L’Humanité aspire à m’aimer.

Elle me demande dans ses propres actes
mais elle ne me trouve pas
sauf dans les actes de Dieu.

L'Humanité me cherche dans
les édifices de la gloire
qu'elle s'est construits
sur les squelettes des faibles.

L'Humanité me chuchote
parmi ses tas
d'or et d'argent
mais elle ne me trouve
qu'en venant à la
maison de la simplicité
que Dieu a construite
au bord du
ruisseau de l'affection.

L'Humanité désire
m'embrasser devant ses coffres
mais ses lèvres n'effleureront jamais les miennes
sauf dans la richesse
de la brise pure.

L'Humanité me propose de
partager ses fabuleuses richesses
mais je n'abandonnerai pas la fortune de Dieu.
Je ne jetterai pas mon manteau de beauté.

Elle utilise la tromperie comme médiateur entre nous, mais
je ne cherche que le médiateur de son cœur.

Elle meurtrit son propre cœur dans une cellule étroite.
J’enrichirai son cœur de tout mon amour.

Ma bien-aimée a appris
à hurler et à pleurer pour mon ennemie, la Propriété.

Je lui apprendrai à verser
des larmes d’affection et de miséricorde
des yeux de son âme
pour toute chose
et à pousser des soupirs de contentement
à travers ces larmes.

Valeur

Un homme déterra autrefois dans son champ une statue en marbre d'une grande beauté. Il l'apporta à un collectionneur qui appréciait les beaux objets et la lui proposa. Et le collectionneur l'acheta à un prix élevé, puis ils se quittèrent.

Pendant que l'homme rentrait chez lui avec son argent, il se dit : « Combien de vie cet argent vaut ! Comment peut-on offrir autant pour une pierre morte, sculptée, enterrée et oubliée dans la terre pendant mille ans ? »

Et en même temps, le collectionneur admirait la statue et pensait : « Quelle beauté ! Quelle vie ! Le rêve d'une âme ! Épanouie par le doux sommeil de mille ans. Comment peut-on troquer tout ceci pour de la monnaie, morte et sans âme ? »

Sur la place du marché

Quand vous, travailleurs de la mer, des champs et des vignes, rencontrez les tisserands, les potiers et les cueilleurs d'épices sur la place du marché,
invoquez le maître-esprit de la terre afin qu'il vienne parmi vous et sanctifie les balances et les comptes par lesquels vous calculez la valeur de vos biens.

Et ne permettez pas aux mains stériles de participer à vos transactions, mains de ceux qui ne vendront que leurs mots contre votre travail.

Vous devriez dire à ces gens : « Venez avec nous au champ, ou bien partez avec nos frères et sœurs à la mer et jetez vos filets. Car la terre et la mer seront généreuses envers vous comme elles le sont envers nous. »

Et s'il y a des chanteurs, des danseurs et des joueurs de flûte, achetez-leur aussi des cadeaux. Car ils sont également des cueilleurs de fruits et d'encens. Et ce qu'ils apportent, quoique façonné de rêves, est un habit et de la nourriture pour votre âme.

Et avant de quitter le marché, vérifiez que personne n'est parti les mains vides.

Car le maître-esprit de la terre ne dormira paisiblement sur les ailes du vent que lorsque les besoins des plus humbles parmi vous

seront satisfaits.

Donner sans regarder dans un miroir

Vous donnez beaucoup
sans même savoir que vous donnez.

En vérité, la bonté qui
se contemple dans un miroir
se transforme en pierre.

Et une bonne action qui s’appelle
par des noms tendres
engendre une malédiction.

Générosité et fierté

Faire preuve de générosité c'est faire don de plus que vous ne pouvez.
Faire preuve de fierté c'est prendre moins que ce dont vous avez besoin.

Donner comme le myrte respire

Ensuite un homme riche dit : « Parle-nous du don. »
Et Al-Mustafa répondit :

Vous ne donnez que peu
quand vous donnez vos biens.
C’est quand vous donnez une part de vous-même
que vous donnez vraiment.

Car que sont vos biens sauf
de vaines choses que vous gardez et conservez
de peur d’en avoir besoin demain ?

Et demain,
qu’apportera demain
au chien trop prudent, enterrant les os
dans le sable sans trace alors qu’il suit
les pèlerins vers la Ville sainte ?
Et qu’est-ce la peur du besoin,
n’est-ce pas le besoin lui-même ?
La peur de la soif,
alors même que votre puits est plein,

n’est-elle pas la soif insatiable ?

Il y a ceux qui ne donnent que peu
de tout ce qu’ils possèdent
et ils le donnent par envie de reconnaissance.
Et ce désir caché
rend leurs dons vains.

Et il y a ceux qui possèdent peu
et donnent tout.
Ce sont ceux qui croient à la vie
et en la générosité de la vie
et leurs coffres ne sont jamais vides.

Il y a ceux qui donnent avec joie
et cette joie est leur récompense.
Et il y a ceux qui donnent avec douleur
et cette douleur est leur baptême.

Il y a ceux qui donnent
et ne connaissent pas la douleur de donner
ni ne cherchent la joie
ni ne veulent afficher leur vertu.

Ceux-là donnent comme le myrte
dans cette vallée, qui exhale
son parfum dans l’espace.
Par les mains de pareilles personnes
Dieu parle,
et à travers leurs yeux
Dieu sourit sur la terre.

Il est bien de donner lorsqu'on nous demande
mais il est mieux de donner sans demande,
par la compréhension.
Et pour les généreux,
la quête de celui qui recevra
est une joie plus grande que de donner.
Et y a-t-il quelque chose que vous voudriez retenir ?
Tout ce que vous possédez sera donné un jour.
Donnez donc maintenant,
que la saison des dons soit la vôtre
et non celle de vos héritiers.

Vous dites souvent :
« Je ne donnerais qu'à ceux qui le méritent. »
Les arbres de votre verger ne tiennent pas le même discours,
ni les troupeaux de votre pâturage.
Ils donnent pour vivre
car retenir causerait leur perte.

Il est certain que ceux qui méritent
de jouir de leurs jours et de leurs nuits
sont dignes de tout recevoir de vous.
Et ceux qui méritent de boire
de l'océan de la vie, sont dignes de
remplir leurs verres de votre petit ruisseau.

Et quel mérite plus grand y aurait-il
que celui qui réside dans le courage
et la confiance de recevoir, et non dans la charité ?

Et vous, qui êtes-vous
pour que les gens doivent déchirer leurs seins

et dévoiler leur fierté
afin que vous voyiez leur mérite nu
et leur fierté exposée ?

Vérifiez d'abord si vous-mêmes
méritez d'être un bienfaiteur
et un instrument de don.

Car en vérité c'est la vie
qui donne la vie
pendant que vous,
qui vous considérez comme un bienfaiteur,
n'êtes qu'un témoin du don.

Et vous les receveurs,
et vous êtes tous des receveurs,
n'assumez aucun poids de gratitude
de peur que vous ne vous imposiez un joug
ainsi qu'à celui qui vous donne.

Levez-vous plutôt avec le donateur
sur les ailes des dons.
Car être conscient de votre dette,
c'est douter de la sincérité du donateur
qui a la terre généreuse comme mère
et Dieu comme père.

Générosité

Ceux qui vous donnent un serpent
quand vous demandez un poisson
n’ont peut-être rien que des serpents à donner.

C’est alors de la générosité de leur part.

Rien à recevoir

C’est en effet la déception
Si je tends une main vide
à l’humanité pour ne rien recevoir.

Mais quel désespoir
si je tends une main pleine
et ne trouve personne la reçoive.

Donner à ceux qui sont dans le besoin

[Un appel pour soulager la famine frappant les habitants de la Syrie (et par extension le Liban, qui n'était pas encore un État-nation) pendant la Première Guerre mondiale :]

Mon peuple et votre peuple, mes frères et sœurs syriens, sont morts.

Que peut-on faire pour ceux qui meurent ?

Nos lamentations ne satisferont pas leur faim, et nos larmes n'étancheront pas leur soif.

Que pouvons-nous faire pour les sauver des griffes acérées de la faim ?

Mes frères et sœurs, la gentillesse qui vous oblige à donner une partie de votre vie à tous les êtres humains qui sont menacés de perdre la leur est la seule vertu qui vous rende digne de la lumière du jour et de la paix de la nuit.

Souvenez-vous, mes frères et sœurs, que la pièce que vous laissez tomber dans la main flétrie tendue vers vous est la seule chaîne en or qui lie votre cœur riche au cœur aimant de Dieu.

La maison de la vraie fortune

Mon cœur, las, me fit ses adieux et me quitta pour la maison de la fortune. Une fois arrivé dans cette ville sainte, que l'âme avait bénie et adorée, il commença à s'interroger, car mon cœur ne pouvait pas trouver ce qu'il avait toujours imaginé. La ville était vide de pouvoir, d'argent et d'autorité.

Et mon cœur s'adressa à la fille de l'Amour en disant : « Ô mon amour, où puis-je trouver le contentement ? J'entendis qu'il était venu ici pour te rejoindre. »

Et la fille de l'Amour répondit : « Le contentement est déjà parti prêcher son évangile dans la ville, où la cupidité et la corruption ont pris pied. Nous n'avons pas besoin de lui. »

La vraie fortune n'a pas besoin de contentement, qui est un espoir terrestre, ses désirs sont comblés par l'union avec des objets.

Le contentement ne peut être que sincère, mais l'âme éternelle ne se contente jamais. Elle cherche toujours l'exaltation. Puis mon cœur regarda la vie de la Beauté et lui dit : « Tu es faite de connaissance. Éclaire-moi sur le mystère de la femme. » Et la vie de la Beauté répondit : « Ô cœur humain, la femme est ton propre reflet, et tout ce que tu es, elle l'est. Là où tu habites, elle demeure. Elle est comme la religion, si elle n'est pas mal interprétée par l'ignorant. Et comme une

lune non voilée par des nuages. Et comme une brise non corrompue par les impuretés. »

Et mon cœur s'approcha vers la Connaissance, fille de l'Amour et de la Beauté et dit : « Accorde-moi une sagesse que je pourrais partager avec les hommes. »

Et elle répondit : « Ne dis pas la sagesse, mais plutôt la fortune, car la vraie fortune ne vient pas de l'extérieur mais naît à l'intérieur dans le saint des saints de l'esprit.

« Partage de toi-même avec les autres. »

UNE VIE À PART : LA SAGESSE DE LA SOLITUDE

Seuls, ensemble ? Indépendance, relation ?
Nous profitons de notre vie quotidienne,
pour trouver la sagesse
dans une recherche intérieure,
pour nous reposer dans les bras de la nature.

Solitude

La solitude a des mains douces et soyeuses
mais des doigts puissants.
Elle saisit le cœur et
le fait souffrir de chagrin.

La solitude est l'alliée du chagrin
ainsi que la compagne
de l'exaltation spirituelle.

Au-delà de ma solitude

Au-delà de ma solitude se trouve une autre solitude. Pour celui qui y habite, ma solitude est un marché noir de monde et mon silence une confusion des sons.

Je suis trop jeune et trop agité pour chercher une autre solitude. Les voix de cette vallée résonnent encore dans mes oreilles et ses ombres me barrent la route. Et je ne peux pas avancer.

Au-delà de ces collines se trouve un bosquet d'enchantement et pour celui qui y habite, ma paix n'est qu'une tornade et mon enchantement n'est qu'illusion.

Je suis trop jeune et trop séditieux pour chercher ce bosquet sacré. Le goût du sang s'accroche à ma bouche, l'arc et les flèches de mes ancêtres s'attardent encore dans mes mains. Et je ne peux pas avancer.

Au-delà de ce moi accablé vit mon moi plus libre. Pour ce moi, mes rêves sont une bataille livrée au crépuscule, et mes désirs sont les claquements des os.

Je suis trop jeune et trop outré pour être mon moi plus libre.

Et comment deviendrai-je mon moi plus libre à moins de tuer mes moi accablés ou à moins que tout le monde devienne libre ?

Comment l'aigle en moi jaillira-t-il face au soleil tant que mes oisillons n'auront pas quitté le nid que je leur ai construit avec mon

propre bec ?

Je ne suis pas ce que je parais

Mon ami, je ne suis pas ce que je parais.

Paraître n'est qu'un habit que je porte, un habit tissé avec soin qui me protège de tes questions et te protège de ma négligence.

Le « Je » en moi, mon ami, habite dans la maison de silence, et y demeurera pour toujours, indiscernable, inaccessible.

Je ne voudrais pas que tu croies en ce que je dis, ni que tu fasses confiance à ce que je fais, car mes paroles ne sont que tes propres pensées sonores et mes gestes sont tes propres espoirs en actes.

Quand tu dis : « Le vent souffle vers l'est », je confirme : « Oui, il souffle vers l'est. » Car je ne voudrais pas que tu saches que mon esprit ne demeure pas sur le vent mais sur la mer.

Tu ne peux pas comprendre mes pensées de marin, je ne voudrais pas non plus que tu comprennes. Je serai seul en mer.

Quand il fait jour chez toi, il fait nuit chez moi. Pourtant, je parle du midi qui danse sur les collines et de l'ombre pourpre qui se fraie un chemin à travers la vallée. Car tu ne peux pas entendre les chansons de mes ténèbres ni voir mes ailes battre contre les étoiles. Et je voudrais plutôt t'éviter d'entendre et de voir. Je serai seul avec la lune.

Quand tu montes au paradis, je descends à mon enfer. Même si tu m'appelles de l'autre côté du gouffre infranchissable : « Mon

compagnon, mon camarade ! », je te répondrai : « Mon camarade, mon compagnon ! », car je ne voudrais pas que tu voies mon enfer. La flamme brûlera ta vue, et la fumée obstruera tes narines. Et j'aime trop mon enfer pour te le faire visiter. Je serai seul en enfer.

Tu aimes la vérité, la beauté et la justice. Et pour te plaire je dis qu'il est bon et convenable d'aimer ces choses. Mais dans mon cœur je ris de ton amour. Pourtant, je ne voudrais pas que tu voies mon rire. Je rirai seul.

Mon ami, tu es bon, prudent et sage. Non, tu es parfait. Et moi aussi je te parle avec sagesse et prudence. Et pourtant, je suis fou. Mais je te cache ma folie. Je serai fou seul.

Mon ami, tu n'es pas mon ami, mais comment dois-je te le faire comprendre ? Mon chemin n'est pas le tien, pourtant nous marchons ensemble, main dans la main.

Il y a un espace

Il y a un espace entre
l'imagination de quelqu'un et
son accomplissement
qui ne pourra être traversé
que par son désir.

Le paradis est ici
derrière cette porte
dans la pièce à côté
mais j'ai perdu la clé.

Peut-être l'ai-je seulement égarée.

Votre maison est votre corps en plus grand

Construisez de votre imagination une charmille dans le désert avant de construire une maison entre les murs de la ville.

Car, de même que vous regagnez votre maison dans le crépuscule de votre vie, le vagabond, éternel étranger solitaire, retrouve en vous une maison.

Votre maison est votre corps en plus grand.

Elle grandit au soleil et dort dans le calme de la nuit. Et elle n'est pas sans rêve. Votre maison ne rêve-t-elle pas, et en rêvant, ne quitte-t-elle pas la ville pour un bosquet ou une colline ?

Puissé-je rassembler vos maisons dans ma main et, comme un semeur, les disperser dans la forêt et la prairie.

Fasse le Seigneur que les vallées soient vos rues et que les chemins verts soient vos ruelles ! Ensuite, vous vous chercheriez les uns les autres à travers les vignes et rentreriez avec le parfum de la terre sur vos habits.

Mais il n'est pas encore l'heure de ces souhaits.

Dans leur peur, vos ancêtres vous ont regroupés les uns auprès des autres. Et cette peur vous rassemblera encore pour un certain temps.

Pendant encore longtemps, les murs de votre ville sépareront vos cœurs de vos champs.

Les graines d’une plante tenace

Nous les errants sommes toujours à la recherche de la voie la plus solitaire et ne commençons aucun jour là où nous avons terminé celui d’avant.
Et aucun lever de soleil ne nous trouve là où le coucher de soleil précédent nous a laissés.
Nous voyageons même pendant le sommeil de la terre.
Nous sommes les graines d’une plante tenace, et c’est dans notre maturité et dans la plénitude de nos cœurs que nous sommes livrés au vent et dispersés.

Vivre dans le silence rythmique

Quand vous ne pouvez plus vivre dans la solitude de votre cœur, vous vivez dans vos lèvres, et le son est pour vous une diversion et un passe-temps.

Et dans une grande partie de votre conversation, la pensée est à moitié assassinée.

Car la pensée est un oiseau de l'espace qui, enfermé dans une cage de mots, peut en effet déployer ses ailes mais ne peut pas voler.

Il y a ceux parmi vous qui fréquentent le bavard par peur d'être seuls.

Le silence de la solitude révèle à leurs yeux leur soi nu, ils les effraie et tentent d'en échapper.

Et il y a ceux qui parlent sans connaissance ou prévoyance, révélant une vérité qu'eux-mêmes ne comprennent pas.

Et il y a ceux qui ont la vérité en eux, mais ils ne le disent pourtant pas avec des mots.

En ces derniers, l'esprit vit dans un silence rythmique.

Seuls les nus vivent au soleil

Un matin, alors que le soleil était déjà haut, l'un des disciples, parmi ceux qui avaient joué avec lui durant l'enfance, s'approcha de lui en disant : « Maître, mon habit est usé, et je n'en ai pas d'autre. Permettez-moi d'aller au marché et de négocier, afin que je puisse m'en procurer un nouveau. »

Al-Mustafa regarda le jeune homme et dit : « Donne-moi ton habit. » Le disciple s'exécuta et se tint nu en plein soleil.

Et d'une voix pareille au galop d'un jeune cheval sur une route, Al-Mustafa dit :

« Seuls les nus vivent au soleil. Seuls les naïfs chevauchent le vent. Et seul celui qui perd le chemin mille fois retrouvera le chemin de la maison.

« Les anges sont las des intelligents et des rusés. Hier même un ange me dit : "Nous avons créé l'enfer pour ceux qui brillent. Quoi d'autre à part le feu peut effacer une surface brillante et faire fondre une chose jusqu'au cœur ?"

« Et je dis : "Mais en créant l'enfer, vous avez créé des démons pour gouverner l'enfer." L'ange répondit : "Non, l'enfer est gouverné par ceux qui ne cèdent pas au feu."

« Sage ange ! Il connaît les voies des êtres humains et les voies des êtres à moitié humains. Il est l'un des séraphins envoyés pour servir

les prophètes quand ils sont tentés par le Malin. Et il sourit sans doute quand les prophètes sourient et pleure quand ils pleurent.

« Mes amis et mes marins, seuls les nus vivent au soleil. Seuls les sans gouvernail peuvent naviguer sur la plus grande mer. Seul celui qui est sombre dans la nuit se réveillera avec l'aube et seul celui qui dort avec les racines sous la neige peut atteindre le printemps.

« Car vous êtes comme les racines, et comme les racines vous êtes simples, mais vous puisez la sagesse de la terre. Et vous êtes silencieux, mais vous avez dans vos branches à naître le chœur des quatre vents.

« Vous êtes fragiles et informes. Pourtant vous êtes le début des chênes géants et les esquisses des saules qui tutoient le ciel. »

Le chasseur et la proie

Je ne chassai que votre
soi le plus grand qui sillonne le ciel.

Mais le chasseur devint également proie,
car beaucoup de flèches quittèrent mon arc
pour n'atteindre que ma propre poitrine.

Et le volatile devint également un rampant.
Car quand mes ailes étaient déployées au soleil,
leurs ombres sur la terre dessinaient une tortue.

Et moi, le croyant, j'étais aussi celui qui doutait.
Car souvent je mis mon doigt
dans ma propre blessure afin d'obtenir
la plus grande croyance en vous
et la plus grande connaissance de vous.

Et c'est avec cette croyance
et avec cette connaissance que je dis :
« Vous n'êtes pas enfermés dans vos corps,
ni confinés dans les maisons ou champs.
« Votre essence

vit au-dessus de la montagne
et roule avec le vent.

« Elle n’est pas faite pour
ramper au soleil pour se réchauffer ni pour
creuser des trous dans l’obscurité pour se réfugier,
elle est libre,
un esprit qui enveloppe la terre
et vogue dans l’éther. »

L'esprit fort comme une montagne

Le disciple Nathaniel se souvient de Jésus :

Ils disent que Jésus de Nazareth était humble et doux.

Ils prétendent que, bien qu'étant un homme juste et droit, il était un faible et souvent confondu par les forts et les puissants. Et que lorsqu'il se tenait devant les gens de pouvoir, il n'était plus qu'un agneau entouré par les lions.

Mais je dis que Jésus avait de l'autorité sur tout, qu'il connaissait sa puissance et la proclamait parmi les collines de Galilée et les villes de Judée et de Phénicie.

Quel homme faible et résigné annoncerait : « Je suis la vie et je suis le chemin de la vérité » ?

Quel homme docile et modeste clamerait : « Je suis en Dieu notre Père, et notre Dieu, le Père est en moi » ?

Quel homme inconscient de sa propre force déclarerait : « Celui qui ne croit pas en moi ne croit ni dans cette vie ni dans la vie éternelle » ?

Quel homme doutant du lendemain proclamerait « Votre monde disparaîtra et ne sera que des cendres éparpillées avant que mes mots ne soient oubliés » ?

Doutait-il de lui-même quand il lança à ceux qui le confondraient avec une prostituée : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » ?

Avait-il peur de l'autorité quand il chassa les changeurs de monnaie de la cour du Temple, bien qu'ils aient été autorisés par les prêtres ?

Ses ailes étaient-elles coupées quand il criait à haute voix : « Mon royaume est au-dessus de vos royaumes terrestres » ?

Cherchait-il un abri dans les mots quand il répétait encore et encore : « Détruisez ce temple et je le reconstruirai en trois jours » ?

Était-ce un lâche quand il brandit son poing face aux autorités et les insulta : « Menteurs, ignobles, répugnants et dégénérés » ?

Un homme assez audacieux pour lancer ces propos à ceux qui dirigeaient la Judée peut-il être considéré comme doux et humble ?

Non. L'aigle ne construit pas son nid dans le saule pleureur. Et le lion ne cherche pas sa tanière dans les fougères.

Je suis écœuré et mes entrailles se retournent en moi quand j'entends que le timide appelle Jésus humble et doux afin de justifier sa propre timidité. Et quand j'entends les opprimés parlant de Jésus comme un ver luisant à leurs côtés pour les réconforter.

Oui, mon cœur est rendu malade par de telles personnes. C'est le puissant chasseur que je prêcherai, et l'esprit invincible, fort comme une montagne.

Trouver Dieu

Deux hommes marchaient dans la vallée et l'un d'eux indiqua du doigt le flanc de la montagne et dit : « Voyez-vous cet ermitage ? Il y vit un homme qui s'est retiré du monde depuis longtemps. Il ne cherche que Dieu et rien d'autre sur cette terre. »

Alors l'autre homme dit : « Il ne trouvera pas Dieu jusqu'à ce qu'il quitte la solitude de son ermitage et retourne dans notre monde pour partager nos joies et nos peines, pour danser avec nos danseurs dans les noces et pour pleurer avec ceux qui pleurent autour des cercueils de nos morts. »

Et l'autre homme en fut convaincu en son cœur, mais, en dépit de sa conviction, il répondit : « Je suis d'accord avec tout ce que vous dites, mais je crois que l'ermite est un homme de bien. Et n'est-il pas convenable qu'un seul homme de bien, par son absence, fasse mieux que la bonté feinte de ces nombreuses autres personnes, bien qu'elles soient présentes ? »

Une voix depuis la tempête

L'ermite Yusuf El-Fakhri continua de faire les cent pas à travers la pièce, en proie à l'agitation, tandis que je réfléchissais à ses paroles et méditais sur sa description des blessures béantes de la société. Je me hasardai de nouveau, tout en tact, à une critique.

« J'ai le plus grand respect pour votre opinion et vos intentions, et j'envie et je respecte votre solitude et votre isolement, mais je sais que cette nation misérable a subi une grande perte par votre expatriation, car elle a besoin d'un guérisseur compréhensif pour l'aider à surmonter ses difficultés et pour réveiller son esprit. »

Il secoua lentement la tête et dit : « Cette nation est comme toutes les nations. Et les gens sont faits du même élément et ne varient pas sauf dans leur apparence extérieure qui ne compte pas. La misère de nos nations orientales est la misère du monde dans son ensemble, et ce que vous appelez la civilisation en Occident n'est autre qu'un autre spectre parmi de nombreux fantômes d'une tragique tromperie.

« L'hypocrisie restera toujours, même si ses ongles sont limés et vernis. Et la tromperie ne changera jamais même si elle devient douce et délicate au toucher. Et le mensonge ne se transformera jamais en vérité même si vous l'habillez avec des robes de soie et le placez dans les palais. Et l'avidité ne deviendra pas contentement, le crime ne deviendra pas non plus vertu. Et l'éternelle servitude aux

enseignements, aux coutumes et à l'histoire restera la servitude même si elle peint son visage et déguise sa voix. La servitude restera la servitude sous toutes ses formes horribles, même si elle s'appelle elle-même la liberté.

« Non mon frère, l'Occident n'est pas supérieur à l'Orient, et l'Occident n'est pas inférieur à l'Orient non plus. Et la différence entre les deux n'est pas plus grande que celle entre le tigre et le lion.

« Il y a une loi juste et parfaite que j'ai trouvée en dehors de la société, une loi qui distribue équitablement misère, prospérité et ignorance. Elle ne préfère pas une nation à une autre, elle n'opprime pas non plus une tribu pour en enrichir une autre. »

Je m'exclamai : « Alors la civilisation est une vanité et tout en elle n'est que vanité ! »

Il répondit rapidement : « Oui, la civilisation est une vanité et tout en elle n'est que vanité. Les inventions et les découvertes ne sont que des jeux pour amuser le corps quand il est las. La conquête de la distance et la victoire sur les mers ne sont que de faux fruits qui ne satisfont pas l'âme, ne nourrissent pas le cœur ni n'élèvent l'esprit, car elles sont loin de la nature. Et ces structures et théories que les gens appellent la connaissance et l'art ne sont rien que des chaînes en or que les gens traînent, en se réjouissant de leurs réflexions brillantes et de leurs sons. Ce sont des cages solides dont les hommes ont confectionné les barreaux il y a bien longtemps, sans savoir qu'en les construisant de l'intérieur ils allaient bientôt devenir prisonniers pour l'éternité. Oui, les actes de l'humanité sont vains, et vains sont ses buts, et sur la terre tout est vanité. »

Il fit une pause puis ajouta lentement : « Et parmi toutes les vanités de la vie, il n'y a qu'une chose qui mérite que l'esprit l'aime et la désire. Une chose éblouissante et unique. »

« Qu'est-ce que cette chose ? » demandai-je.

Il me regarda pendant une longue minute puis ferma les yeux. Il posa ses mains sur sa poitrine tandis que son visage brillait et il dit d'une voix sereine et sincère :

« C'est un éveil dans l'esprit. C'est un éveil dans les profondeurs du cœur. C'est une puissance écrasante et magnifique qui surprend soudainement notre conscience et ouvre nos yeux.

« Nous voyons alors la vie au milieu d'une cascade vertigineuse de musique brillante, entourée d'un halo de grande lumière avec l'humanité debout comme un pilier de beauté entre la terre et le firmament. C'est une flamme qui fait soudainement rage dans l'esprit, brûle et purifie le cœur, montant au-dessus de la terre et planant dans le ciel spacieux.

« C'est une bonté qui enveloppe le cœur de l'individu, elle désarçonne et contredit tous ceux qui s'y opposent, et se révolte contre ceux qui refusent de comprendre son grand dessein. C'est une main secrète qui a ôté le voile de mes yeux alors que j'étais membre de la société, au milieu de ma famille, mes amis et mes compatriotes.

« J'y réfléchis à maintes reprises et me demandai : "Qu'est-ce que cet univers et pourquoi suis-je différent de ces personnes qui m'observent ? D'où les connais-je et où les ai-je rencontrés et pourquoi vis-je parmi eux ? Suis-je un étranger parmi eux ou sont-ce eux qui sont étrangers à cette terre construite par la vie, qui m'en confia les clés ?" »

Il devint soudain silencieux, comme s'il se souvenait de quelque chose qu'il avait vu autrefois, refusant de la révéler. Ensuite, il étendit ses bras en avant et chuchota : « C'est ce qui m'arriva il y a quatre ans quand je quittai le monde et vins à cet endroit sauvage pour vivre dans le grand éveil de la vie et profiter de bonnes pensées et d'un beau silence. »

Il se dirigea vers la porte, scrutant les profondeurs des ténèbres, comme s'il s'adressait à la tempête. Puis, il parla d'une voix vibrante : « C'est un éveil dans l'esprit. Celui qui le sait est incapable de le révéler par des mots. Et celui qui ne le sait pas ne pensera jamais au mystère fascinant et magnifique de l'existence. »

Une heure s'était écoulée et Yusuf El-Fakhri marchait dans la pièce, s'arrêtant au hasard et regardant l'extraordinaire ciel gris. Je restai silencieux, réfléchissant à l'étrange union de la joie et du chagrin dans sa vie solitaire.

Plus tard dans la nuit, il s'approcha de moi et regarda longuement mon visage, comme s'il voulait graver dans sa mémoire le souvenir de l'homme à qui il avait révélé les profonds secrets de sa vie. Mon esprit était chargé de tourments, mes yeux enveloppés par le brouillard. Il dit doucement : « Maintenant, je m'en vais marcher à travers la nuit avec la tempête pour sentir la proximité de l'expression de la nature. C'est une pratique que j'apprécie beaucoup en automne et en hiver. Voici le vin et voilà le tabac. Acceptez, s'il vous plaît ma maison comme la vôtre pour la nuit. »

Il s'enveloppa dans un habit noir et ajouta en souriant : « Je vous prie de fermer la porte contre les intrus lorsque vous partirez le matin, car j'ai l'intention de passer la journée dans la forêt des Cèdres sacrés. »

Ensuite, il se dirigea vers la porte, s'empara d'un long bâton de marche, et conclut : « Si la tempête vous surprend à nouveau pendant que vous êtes dans les environs, n'hésitez pas à prendre refuge dans cet ermitage. J'espère que vous apprendrez à aimer la tempête et non à la craindre. Bonne nuit, mon frère. »

Il ouvrit la porte et s'engouffra dans le noir la tête haute. Je me tenais à la porte pour distinguer la direction qu'il avait prise mais il

échappa rapidement à ma vue. Pendant quelques minutes, j'entendis le bruit de ses pieds sur les graviers de la vallée.

Le matin vint après une nuit de profonde réflexion, la tempête laissa la place à un ciel clair et les montagnes et les plaines se réjouissaient des rayons chauds du soleil. Sur mon chemin du retour à la ville, je ressentis l'éveil spirituel dont Yusuf El-Fakhri avait parlé, et il faisait rage à travers chaque fibre de mon être. Je sentis que mes frissons devaient être visibles. Et quand je retrouvai mon calme, tout autour de moi était beauté et perfection.

Dès que j'atteignis la foule des habitants, entendis leurs voix et vis leurs actes, je m'arrêtai et me dis :

« Oui, l'éveil spirituel est la chose la plus essentielle dans la vie, et c'est la seule raison d'être. N'est-ce pas la civilisation, dans toutes ses formes tragiques, le motif suprême de l'éveil spirituel ? Alors, comment pouvons-nous nier la matière existante, tandis que son existence même est la preuve irréfutable ? La civilisation actuelle peut viser un but éphémère, mais la loi éternelle a offert à ce but une échelle dont les marches peuvent conduire à la substance absolue. »

Je ne revis jamais Yusuf El-Fakhri, car mes tentatives de résorber les fléaux de la vie de civilisation m'éloignèrent du nord du Liban à la fin de l'automne de cette même année, et je fus obligé de vivre en exil dans un pays lointain, aux tempêtes domestiquées.

Et mener une vie d'ermite dans ce pays est une sorte de folie glorieuse, car sa société est également souffrante.

5

SAGESSE AU-DELÀ DES MOTS

Les expériences intenses de la vie
peuvent nous arrêter net,
et nous constatons que
les mots atteignent leur limite.
Nous ne pouvons alors
que voyager plus loin en indiquant silencieusement
un objectif
qui se trouve au-delà de l'horizon.
Et puis aller dans cette direction.

Les défauts bavards

Ma solitude naquit
quand les gens saluèrent
mes défauts bavards et
blâmèrent mes vertus silencieuses.

Écrire ou ne pas écrire ?

S’il vous importait d’écrire (et seuls les saints savent pourquoi vous devriez le faire !), vous devriez avoir la connaissance, l’art et la magie : la connaissance de la musique des mots, l’art d’être naïf et la magie d’aimer vos lecteurs.

Si je devais choisir entre le pouvoir d’écrire un poème et l’extase d’un poème non écrit, je choisirais l’extase. C’est une meilleure poésie. Mais vous et tous mes voisins êtes d’accord que je choisis toujours mal.

Si un arbre écrivait son autobiographie, elle ne serait pas différente de l’histoire d’une race.

Je dis un jour à un poète : « Nous ne connaîtrons pas votre valeur avant votre mort. »

Et il répondit en disant : « Oui, la mort est toujours révélatrice. Mais voici ma valeur puisque vous tenez à la connaître : j’ai plus dans mon cœur que sur ma langue, et plus dans mon désir que dans ma main. »

Surface et profondeur

Bien que la vague des mots
soit pour toujours sur nous,
notre profondeur est
éternellement silencieuse.

Le problème est en l’œil

L’œil dit un jour : « Au-delà de ces vallées, je vois une montagne voilée de brume bleue. N’est-elle pas belle ? »

L’oreille écouta, et après avoir écouté attentivement, elle dit : « Mais où est cette montagne ? Je ne l’entends pas. »

Ensuite la main parla : « J’essaie en vain de la sentir ou de la toucher, mais je ne trouve aucune montagne. »

Et le nez dit : « Il n’y a pas de montagne, je ne peux la sentir. »

Ensuite l’œil tourna le dos aux autres sens, et ils commencèrent à discuter ensemble de l’étrange illusion de l’œil.

Et ils s’accordèrent à dire : « Quelque chose ne tourne pas rond chez l’œil. »

Quatre grenouilles

Quatre grenouilles se tenaient sur une bûche flottant sur le bord d'une rivière. La bûche fut soudain happée par le courant et elle fut transportée lentement par le ruisseau. Les grenouilles étaient ravies et intriguées, car elles n'avaient jamais navigué auparavant.

Enfin, la première grenouille parla : « C'est en effet la bûche la plus merveilleuse. Elle se meut comme si elle était vivante. On ne connut aucune bûche de ce type auparavant ! »

Ensuite, la deuxième grenouille rétorqua : « Non, mon amie, la bûche est comme les autres bûches et ne bouge pas. C'est la rivière qui avance vers la mer et nous emporte ainsi que la bûche. »

Et la troisième grenouille répondit : « Ce n'est ni la bûche ni la rivière qui avancent. Le mouvement est dans notre pensée. Car sans pensée point de mouvement. »

Et les trois grenouilles commencèrent à se disputer à propos de l'essence du mouvement. La querelle devint plus houleuse et bruyante, mais elles ne pouvaient pas se mettre d'accord.

Finalement, elles se tournèrent vers la quatrième grenouille, qui jusqu'à cet instant écoutait attentivement mais sans dire un mot. Et elles demandèrent son avis.

Et la quatrième grenouille dit : « Chacune de vous a raison et aucune n'a tort. Le mouvement est dans la bûche et l'eau et notre

pensée également. »

Et les trois grenouilles se mirent en colère, car aucune d'elles ne voulait admettre que sa vérité n'était pas la vérité absolue et que les deux autres n'avaient pas entièrement tort.

Ensuite une chose étrange se produisit. Les trois premières grenouilles se réunirent et poussèrent la quatrième de la bûche dans la rivière.

Limites

Si vous ne voyez que
ce que la lumière révèle
et n’entendez que
ce que le son annonce,
alors en vérité
vous ne voyez pas
et vous n’entendez pas non plus.

La dernière veille

En pleine nuit, alors que le premier souffle de l'aube était porté par le vent, le Précurseur, celui qui se dit l'écho de la voix inouïe, quitta sa chambre et monta sur le toit de sa maison.

Il resta longtemps à regarder la ville endormie. Ensuite il leva la tête et comme si les esprits de tous ceux qui dormaient s'étaient rassemblés autour de lui, ouvrit les lèvres et dit :

Mes amis, voisins, et vous qui passez tous les jours devant ma porte, je voudrais vous parler dans votre sommeil, et dans la vallée de vos rêves, je marcherai nu et sans retenue. Car vos heures de veille sont insouciantes et vos oreilles lourdes de bruits sont sourdes.

Je vous aime depuis longtemps, je vous aime trop. J'aime chacun de vous comme s'il était vous tous, et vous tous comme si vous n'étiez qu'un seul. Au printemps de mon cœur, je chantai dans vos jardins, et en l'été de mon cœur je regardai vos aires de battage.

Oui, je vous ai tous aimés, le géant et le nain, le lépreux et l'oint, ceux qui tâtonnent dans le noir et ceux qui dansent leurs journées sur les montagnes.

Toi, le fort, je t'ai aimé, même si les marques de tes sabots de fer sont encore sur ma chair. Et toi le faible, même si tu as épuisé ma foi et gaspillé ma patience.

Toi, le riche, je t'ai aimé, alors que ton miel était amer dans ma bouche. Et toi le pauvre, bien que tu connaisses la honte de mes mains vides.

Toi, le poète à la viole et aux doigts aveugles, je t'ai aimé dans l'auto-indulgence. Et toi l'érudit, qui rassemble toujours des linceuls pourris dans les champs des potiers.

Je t'ai aimé, prêtre, toi qui t'installes dans le silence d'hier, questionnant le sort de mon lendemain. Et toi, l'adorateur des dieux qui sont les images de tes propres désirs.

Toi, la femme assoiffée dont la coupe est toujours pleine, je t'ai aimée dans la compréhension. Et toi, la femme des nuits sans repos, toi aussi je t'ai aimée dans la pitié.

Toi, le bavard, j'ai adoré te dire : « La vie a beaucoup à dire. » Et toi, le stupide, je t'ai aimé me chuchotant : « Ne dit-il pas en silence ce que j'entendrais volontiers avec les mots ? »

Et vous, le juge et le critique, je vous ai aussi aimés. Pourtant quand vous m'avez vu crucifié, vous avez dit : « Il saigne en rythme, et le motif que le sang crée sur sa peau blanche est beau à voir. »

Oui, je vous ai tous aimés, les jeunes et les aînés, le roseau tremblant et le chêne.

Mais hélas, c'est la surabondance de mon cœur qui vous a détourné de moi. Vous boiriez l'amour d'une tasse mais non pas d'une rivière débordante. Vous entendriez le murmure léger de l'amour, mais quand l'amour crie, vous étouffez vos oreilles.

Et parce que je vous ai tous aimés, vous avez dit : « Son cœur est très doux et soumis, et son chemin est sans discernement. C'est l'amour d'un nécessiteux qui cueille des miettes alors même qu'il est assis à un banquet royal. Et c'est l'amour d'un faible, car le fort n'aime que le fort. »

Et parce que je vous ai trop aimés, vous avez dit : « Ce n'est que l'amour d'une personne aveugle qui ne distingue ni la beauté de l'un ni la laideur de l'autre. Et c'est l'amour du béotien qui boit du vinaigre comme du vin. Et c'est l'amour des impertinents et des fanfarons, car quel étranger pourrait être notre mère, notre père, notre sœur ou notre frère ? »

Vous l'avez dit, et encore plus.

Souvent, vous me montriez du doigt sur la place du marché et disiez en vous moquant : « Voici l'homme sans âge, l'homme sans saison, qui joue avec nos enfants à midi, et à la tombée du jour s'assoit avec nos aînés, feignant sagesse et compréhension. »

Et je me disais : « Je les aimerai davantage. Oui, encore davantage. Mais je cacherai mon amour avec le semblant de la haine et déguiserai ma tendresse en amertume. Je porterai un masque de fer, et je les chercherai seulement si je suis armé et vêtu de mon armure.

Ensuite, je poserai une main lourde sur vos contusions, et comme une tempête dans la nuit, je tonnerai dans vos oreilles. Depuis les toits, je vous déclarerai hypocrites, pharisiens, escrocs, faux et bulles de terre vides. »

J'ai maudit les myopes parmi vous comme on maudit les chauves-souris aveugles, et j'ai comparé ceux parmi vous qui sont trop proches de la terre aux taupes sans âme.

J'appelai l'éloquent, langue fourchue, et le muet, lèvres en pierre. Et le simple et naïf, je l'appelai le mort qui ne se lasse jamais de la mort.

Je condamnai ceux qui cherchent la connaissance matérielle, en tant que criminels envers l'Esprit saint. Et ceux qui n'ont rien d'autre que l'esprit, je les nommai chasseurs d'ombres car ils jettent leurs

filets dans les eaux stagnantes et n'attrapent que leurs propres images.

Ainsi, avec mes lèvres je vous dénonçai alors que mon cœur, saignant en moi, vous appelait par des noms tendres.

C'était l'amour fouetté par lui-même qui parlait. C'était l'orgueil, à moitié égorgé, qui flottait dans la poussière. C'était ma faim pour votre amour qui faisait rage depuis le toit, tandis que mon propre amour, à genoux en silence, implorait votre pardon.

Mais voici un miracle ! C'est mon déguisement qui ouvrit vos yeux et ma haine feinte qui réveilla vos cœurs.

Et maintenant vous m'aimez.

Vous aimez les épées qui vous caressent et les flèches qui frôlent vos poitrines. Cela vous réconforte d'être blessés, et vous n'êtes enivrés que par votre propre sang.

Comme les mites qui cherchent à périr dans la flamme, vous vous réunissez quotidiennement dans mon jardin. Avec des visages relevés et les yeux enchantés, vous me regardez déchirer l'étoffe de vos journées. Et en chuchotant vous dites l'un à l'autre : « Il voit avec la lumière de Dieu. Il parle comme les prophètes d'autrefois. Il dévoile nos âmes et déverrouille nos cœurs, et comme l'aigle qui connaît le chemin des renards, il connaît nos chemins. »

Oui, en vérité je connais vos chemins, mais seulement comme un aigle qui connaît les chemins de ses oisillons. Et je serais heureux de divulguer mon secret. Pourtant dans mon besoin de votre proximité, je feins l'éloignement, et dans la peur du reflux de votre amour je surveille les vannes de mon amour.

Après avoir dit ces propos, le Précurseur couvrit son visage avec ses mains et pleura amèrement. Car il savait dans son cœur que l'amour, humilié par sa nudité, est plus grand que l'amour qui cherche le triomphe déguisé. Et il en avait honte.

Mais soudain il leva la tête, et comme quelqu'un qui émerge du sommeil, il tendit ses bras et dit :

La nuit est terminée,
et nous, enfants de la nuit,
devons mourir
quand l'aube arrive
sautant sur les collines.

Et de nos cendres
un amour plus puissant se lèvera.
Et il rira au soleil,
et il sera immortel.

Dois-je chanter ?

Ils se turent, en attendant sa parole, mais Al-Mustafa ne leur répondit pas.
Car la tristesse du souvenir était sur lui, et il dit dans son cœur :

Ai-je dit que je chanterai ?
Non, je ne peux qu'ouvrir mes lèvres
pour que la voix de la vie puisse s'approcher
et sortir dans le vent
pour la joie et le réconfort.

Le ruisseau a atteint la mer

Ils se turent, en attendant sa parole, mais Al-Mustafa ne leur répondit pas.

Patient, trop patient,
est le capitaine de mon navire.

Le vent souffle,
et les voiles s'agitent.
Même le gouvernail implore un cap.

Pourtant mon capitaine
attend tranquillement mon silence.

Et ces marins
qui avaient entendu le chœur
de la grande mer,
eux aussi m'avaient écouté patiemment.

Maintenant, ils n'attendront plus.
Je suis prêt.
Le ruisseau a atteint la mer,
et encore une fois la grande mère

tient son fils contre sa poitrine.

La parole de l’envie

Au crépuscule de sa vie, le bien-aimé disciple Jean parle de la raison pour laquelle il appela Jésus « la Parole » dans son Évangile :
Vous demandez pourquoi je l’appelle « la première Parole. »
Écoutez et je répondrai :

Au commencement, Dieu se déplaça dans l’espace, et de cette agitation sans limites, la terre naquit, et les saisons furent créées.

Ensuite, Dieu bougea à nouveau et la vie déborda. Et le désir de vie chercha la hauteur et la profondeur et encore plus de lui-même.

Ensuite, Dieu exprima ce désir, et ces mots engendrèrent l’humanité et l’humanité était un esprit engendré par l’esprit de Dieu.

Et quand Dieu parla ainsi, Jésus fut le premier Verbe et ce Verbe était parfait. Et quand Jésus de Nazareth vint au monde, le premier verbe nous fut divulgué et le son était fait de chair et de sang.

Jésus, l’Oint, était le premier Verbe de Dieu prononcé à l’humanité, comme si un pommier dans un verger devait bourgeonner et fleurir un jour avant les autres arbres. Et dans le verger de Dieu, ce jour était un éon.

Nous sommes tous fils et filles du Plus-Haut, mais l’Oint était le premier-né de Dieu, il habitait dans le corps de Jésus de Nazareth. Il marcha parmi nous et nous le vîmes.

Je dis tout cela, pour que vous compreniez, non seulement dans la tête, mais plutôt dans l'esprit.

La tête pèse et mesure,
mais c'est l'esprit qui
atteint le cœur de la vie et
embrasse le secret.
Et la graine de l'esprit est immortelle.

Le vent peut souffler puis cesser,
et la mer gonfle puis se lasse,
mais le cœur de la vie et une sphère,
calme et sereine,
et l'étoile qui y brille
est fixée pour toujours.

Laissez votre envie prononcer les mots

Le disciple Matthieu se souvient d'une rencontre avec Jésus :
Je dis à Jésus : « Je prierais bien à cet instant mais ma langue est lourde. Apprenez-moi à prier. »

Et Jésus dit : « Quand vous priez, faites que votre désir prononce les mots. J'ai envie à présent de prier ainsi :

"Notre Père sur la terre et dans les cieux,
votre nom est sanctifié.
Que votre volonté soit avec nous, même dans l'espace.
Donnez-nous votre pain quotidien.
Dans votre compassion, pardonnez-nous et grandissez-nous
pour nous pardonner les uns les autres.
Guidez-nous vers vous et
étendez votre main vers nous dans les ténèbres.
Car le royaume est le vôtre
et notre puissance et accomplissement sont en vous."

Le soir tombait, et Jésus descendait les collines, et nous le suivions.

En le suivant, je répétais sa prière et me souvenais de tout ce qu'il avait dit. Car je sus que les mots tombés comme des flocons ce jour-là devaient durcir et devenir fermes comme des cristaux.

Et que les ailes qui flottaient au-dessus nos têtes devaient battre la terre comme des sabots de fer.

Les ailes de la sagesse

Ensuite, un enseignant dit : « Parlez-nous de l'enseignement. »

Et Al-Mustafa répondit :

Personne ne peut vous révéler autre chose que ce qui dort déjà à moitié à l'aube de vos connaissances :

Les enseignants qui marchent à l'ombre du temple parmi leurs disciples ne dispensent pas leur sagesse mais plutôt leur foi et leur amour.

S'ils sont vraiment sages, ils ne vous traînent dans la maison de leur sagesse, mais vous conduisent plutôt vers le seuil de votre propre esprit.

Les astronomes peuvent vous parler de leur compréhension de l'espace, mais ils ne peuvent pas vous donner leur compréhension.

Les musiciens peuvent vous chanter le rythme qui emplit tout l'espace, mais ils ne peuvent pas vous donner l'oreille qui saisit le rythme, ni la voix qui fait écho.

Et celui qui verse dans la science peut parler du monde des poids et des mesures, mais ne peut pas vous y conduire.

Car la révélation accordée à une personne ne prête pas ses ailes à celle d'une autre.

Et de même que chacun de vous est connu individuellement par Dieu, chacun de vous doit aussi être seul dans sa connaissance de

Dieu et sa compréhension de la terre.

Les deux savants

Deux savants vivaient autrefois dans l'ancienne ville d'Afkar[1], ils se détestaient et chacun rabaissait la science de l'autre, car l'un niait l'existence des dieux et l'autre était croyant.

Un jour, ils se rencontrèrent au marché. Ils commencèrent à se quereller au milieu de leurs partisans et à se disputer à propos de l'existence ou de la non-existence des dieux. Et après des heures de conflit, ils se quittèrent.

Ce soir-là, l'incroyant se rendit au temple, se prosterna devant l'autel et pria les dieux et implora le pardon pour son passé capricieux.

Et à la même heure, l'autre savant, qui avait soutenu les dieux, brûla ses livres sacrés, car il était devenu un mécréant.

1. Bien que le texte original soit en anglais, le nom de la ville correspond phonétiquement au mot « idées » ou « pensées » en langue arabe. *(N.d.T.)*

Je suis venu puiser de votre sagesse

Je vous parle uniquement en des mots que vous connaissez vous-mêmes en pensée.
Et qu'est-ce que la connaissance des mots sinon une ombre de la connaissance sans paroles ?
Vos pensées et mes mots sont des vagues d'une mémoire scellée qui préserve la trace de nos jours passés, celle des temps anciens où la terre ne nous connaissait pas et s'ignorait elle-même, et celle des nuits où la terre se formait dans la confusion.
Les sages sont venus vers vous pour vous donner de leur sagesse.
Je suis venu puiser de la vôtre.

Doctrines

Bien souvent la doctrine est
comme une vitre.
Nous voyons la vérité à travers elle
mais elle nous sépare de la vérité.

Révéler la force de s’élever

Un apothicaire grec se souvient de Jésus :
Il a guéri ceux qui étaient affligés par des maux inconnus des Grecs et des Égyptiens. On dit même qu’il a ressuscité les morts. Et que ce soit vrai ou faux, cela prouve sa puissance. Car les grandes actions ne sont attribuées qu’à lui qui a effectué de grandes choses.

On dit également que Jésus a visité l’Inde et le pays entre les Deux Fleuves[1] et que les prêtres de ces contrées lui ont révélé la connaissance de tout ce qui est caché dans les recoins de notre chair.

Pourtant, cette connaissance aurait pu lui être transmise directement par les dieux et non par les prêtres. Car ce qui est resté inconnu à tous les gens en un éon peut être divulgué à une personne en un instant. De même, Apollon peut poser sa main sur le cœur obscur et le rendre sage.

De nombreuses portes étaient ouvertes aux Tyriens et Thébains, et à cet homme aussi certaines portes scellées étaient ouvertes. Il entra dans le temple de l’âme, qui est le corps. Il vit les mauvais esprits qui conspirent contre nos nerfs et également les bons esprits qui en filent les tissus.

Je pense que c’est par le pouvoir de l’opposition et de la résistance qu’il a guéri les malades, mais d’une manière inconnue de nos philosophes. Il étonnait la fièvre avec son toucher pareil à la neige et

elle reculait. Il surprenait les membres ankylosés avec son propre calme et ils lui cédaient et étaient en paix.

Il percevait le reflux de la sève dans le sillon de l'écorce, mais comment il atteignait la sève avec ses doigts, je ne saurais pas le dire. Il distinguait l'acier pur sous la rouille, mais comment il libérait l'épée et la faisait briller, personne ne pouvait le dire.

Parfois, il me semble qu'il entendait le murmure douloureux de toute chose qui pousse dans le soleil. Et qu'ensuite il les soulevait et y insufflait son réconfort, non seulement par sa propre connaissance, mais aussi en leur révélant leur propre force, afin qu'ils s'élèvent et retrouvent leur intégrité.

---

1. Mésopotamie antique, littéralement le pays « entre les fleuves » en grec, les « deux fleuves » étant le Tigre et l'Euphrate. *(N.d.T.)*

Chanter votre rêve perdu

Laissez celui qui est en quête de sagesse
la chercher dans une renoncule ou
dans une pincée d'argile rouge.

Je demeurerai toujours le chanteur.
Je chanterai la terre
Et je chanterai votre rêve perdu,
qui marche la journée
d'un sommeil à l'autre.

Quand la sagesse cesse d’être sagesse

La sagesse cesse d’être sagesse
quand elle devient
trop fière pour pleurer,
trop grave pour rire, et trop imbue d’elle-même pour
chercher autre chose qu’elle-même.

Une chanson d’amour dans le vent

Cléophas de Bethroune[1] se souvient des paroles de Jésus :
Quand Jésus parlait, le monde entier gardait le silence pour écouter. Ses paroles n’étaient pas pour nos oreilles mais plutôt pour les éléments dont Dieu créa cette terre.

Il parlait à la mer, notre vaste mère qui nous donna naissance. Il parlait à la montagne, notre sœur aînée dont le sommet est une promesse.

Et il parlait aux anges au-delà de la mer et la montagne, à qui nous avons confié nos rêves avant que l’argile en nous durcisse au soleil.

Son discours sommeille toujours dans notre cœur, telle une chanson d’amour à moitié oubliée, et parfois elle se brûle dans notre mémoire.

Son discours était simple et joyeux, et le son de sa voix était comme de l’eau fraîche sur une terre asséchée.

Autrefois, il leva la main contre le ciel et ses doigts étaient comme les branches d’un sycomore. Et il dit d’une voix formidable :

« Les prophètes d’autrefois vous ont parlé, et vos oreilles sont remplies de leur discours. Mais je vous dis : videz vos oreilles de ce que vous avez entendu. »

Et ces paroles de Jésus, « Mais je vous dis… », n'ont pas été prononcées par un homme de notre race ni de notre monde, mais plutôt par une multitude de séraphins marchant dans le ciel de Judée.

Encore et encore, il citait la loi et les prophètes, puis il disait : « Mais je vous dis… »

Quels mots de feu, quelles vagues de mers inconnues des rivages de notre esprit ! « Mais je vous dis… »

Quelles étoiles cherchant les ténèbres de l'âme, et quelles âmes sans sommeil attendant l'aube !

Pour rapporter le discours de Jésus, il me faudrait son discours ou son écho. Je n'ai ni le discours ni l'écho.

Je vous prie de me pardonner d'avoir commencé une histoire que je ne peux conclure. Mais la fin n'est pas encore sur mes lèvres. Elle est encore une chanson d'amour répétée par le vent.

---

1. Cléophas était l'un des deux disciples qui ont rencontré Jésus après la résurrection sur le chemin d'Emmaüs, comme raconté dans l'Évangile de Luc, chapitre 24. *(N.d.T.)*

Je pars avec le vent

Si tout ce que j'ai dit était la vérité
cette vérité se révélera d'une voix plus claire
et en des mots plus proches de vos pensées.

Je pars avec le vent, peuple d'Orphalese,
mais pas dans le néant inférieur.
Et si ce jour n'est pas un accomplissement
de vos besoins et de mon amour,
qu'il soit alors une promesse d'un autre jour.

Les besoins de l'humanité changent
mais pas son amour
ni son désir pour que son amour
puisse satisfaire ses besoins.

Sache donc que
du plus grand silence
je retournerai.

La brume qui dérive à l'aube
Ne laissant que la rosée dans les champs
Se lèvera et se rassemblera dans un nuage

puis retombera en pluie.
Et je n'étais pas différent de la brume.

Dans le calme de la nuit
j'ai marché dans vos rues,
et mon esprit est entré dans vos maisons.
Et vos battements de cœur étaient dans mon cœur
et votre souffle était sur mon visage
et je vous connaissais tous.

Oui, je connaissais vos joies et vos peines,
et dans votre sommeil,
vos rêves étaient les miens.

Et souvent j'étais parmi vous,
un lac parmi les montagnes.
J'ai reflété les sommets en vous
et les pentes sinueuses
et même les troupeaux qui passent
de vos pensées et vos désirs.

Et mon silence recevait
le rire de vos enfants dans les ruisseaux
et le désir de votre jeunesse dans les rivières.
Et quand ils ont atteint ma profondeur
les ruisseaux et les rivières
n'ont pas cessé de chanter.

Mais plus doux que le rire
et plus grand que le désir qui m'est venu,
c'était l'infini en vous
l'être immense dont

vous n’êtes que des cellules et des tendons
celui devant le chant duquel
tous vos chants ne sont
qu’un battement silencieux.
C’est dans cet être immense
que vous êtes immenses
et c’est en le voyant
que je vous ai vus et que je vous ai aimés.

Comme un chêne géant
recouvert de fleurs de pommier
est cet immense en vous.
Sa puissance vous lie à la terre,
son parfum vous transporte dans l’espace,
et dans son éternité
vous êtes immortels.

Si au crépuscule du souvenir,
nous devons nous revoir
nous reparlerons ensemble
et vous me chanterez
une chanson plus profonde.
Et si nos mains devaient se rencontrer
dans un autre rêve
nous bâtirions une autre tour
dans le ciel.

Les sources des sélections

Les Esprits rebelles – Spirits Rebellious (1908) : SR
Les Ailes brisées – The Broken Wings (1912) : BW
Larme et sourire – A Tear and a Smile (1914) : TS
Mon peuple est mort – Dead Are My People (1916) : DP
Processions – The Procession (1918) : TP
Le Fou – The Madman (1918) : M
Le Précurseur – The Forerunner (1920) : F
Orages – The Tempests (1920) : T
Votre pensée et la mienne – Your Thought and Mine (années 1920) : YT
L'Histoire et la nation – History and the Nation (1920) : HN
Le Prophète – The Prophet (1923) : P
La Nouvelle Frontière – The New Frontier (1925) : NF
Le Sable et l'écume – Sand and Foam (1926) : SF
Jésus, Fils de l'Homme – Jesus The Son of Man (1928) : JSM
Les Dieux de la Terre – The Earth Gods (1931) : EG
L'Errant – The Wanderer (1932) : W
Le Jardin du Prophète – The Garden of the Prophet (1933) : GP
Lazare et sa bien-aimée – Lazarus and His Beloved (1933) : LB

Les notes des sélections

Vivre une vie sage

Nirvana (SF)
Être un jardin sans murs (GP)
Il était un homme (SF)
L’autre (SF)
Manger et boire (P)
Gardien de vos besoins (JSM)
Lorsque vous travaillez avec amour (P)
La sagesse des critiques (F)
Le savant et le poète (SF)
Le masque de l’esprit (SF)
Orateurs professionnels (SF)
Être sincère (SF)
Ascendance (SF)
Les enfants de demain (NF)
Vos enfants (P)
Le meilleur sacrifice (JSM)
Moins parler de Dieu (GP)

Sagesse de la communauté

Gouvernement (SF)
Entre le froncement du tigre et le sourire du loup (SR)
Maladie spirituelle héréditaire (BW)
Le bon gouvernement (W)
Bétail occupé (SR)
Les mille lois (W)
Le criminel (TS)
Votre pensée et la mienne (YT)
La guerre et les petites nations (F)
L'histoire et la bergère (1914-1918) (HN)
Pauvre peuple (GP)
Les nouvelles frontières (1925) (NF)
Ô Liberté (SR)
Un trône au-delà de ta vision (JSM)

Sages échanges

Un loup gracieux (SF)
Crédit (SF)
Grenades (W)
Une prison de richesse (BW)
La chanson de la vraie fortune (TS)
Valeur (F)
Sur la place du marché (P)
Donner sans regarder dans un miroir (P)
Générosité et fierté (SF)
Donner comme le myrte respire (P)

Générosité (SF)
Rien à recevoir (SF)
Donner à ceux qui sont dans le besoin (DP)
La maison de la vraie fortune (TS)

Une vie à part : la sagesse de la solitude

Solitude (BW)
Au-delà de ma solitude (F)
Je ne suis pas ce que je parais (M)
Il y a un espace (SF)
Votre maison est votre corps en plus grand (P)
Les graines d'une plante tenace (P)
Vivre dans le silence rythmique (P)
Seuls les nus vivent au soleil (GP)
Le chasseur et la proie (P)
L'esprit fort comme une montagne (JSM)
Trouver Dieu (W)
Une voix depuis la tempête (T)

Sagesse au-delà des mots

Les défauts bavards (SF)
Écrire ou ne pas écrire (SF)
Surface et profondeur (SF)
Le problème est en l'œil (M)
Quatre grenouilles (F)
Limites (SF)
La dernière veille (F)
Dois-je chanter ? (GP)
Le ruisseau a atteint la mer (P)
La parole de l'envie (JSM)

Laissez votre envie prononcer les mots (JSM)
Les ailes de la sagesse (P)
Les deux savants (M)
Je suis venu puiser de votre sagesse (P)
Doctrines (SF)
Révéler la force de s’élever (JSM)
Chanter votre rêve perdu (GP)
Quand la sagesse cesse d’être sagesse (SF)
Une chanson d’amour dans le vent (JSM)
Je pars avec le vent (P)

À propos de l’auteur

Voici les dates de la vie de Gibran Khalil Gibran, nom arabe complet de l’auteur qui a été changé de l’orthographe habituelle en « Kahlil », à la suite d’une faute d’orthographe lors de son inscription à sa première école aux États-Unis.

1883 :	Né à Bsharri, un village dans le nord du Liban.
1895 :	La mère de Gibran émigre à Boston avec ses quatre enfants, espérant fuir la pauvreté et le malheur, tandis que son mari reste au Liban, emprisonné pour détournement de fonds publics.
1898 :	Retour au Liban pour étudier l'arabe et le français dans une école préparatoire des maronites à Beyrouth. D'une certaine façon, sa mère veut l'épargner des influences artistiques peu recommandables de Boston.
1902 :	Retour à Boston. En l'espace de quinze mois, il perd sa mère, sa sœur et son demi-frère de la tuberculose.
1904 :	Par l'intermédiaire du photographe Fred Holland Day, il rencontre Mary Haskell, une directrice d'école, qui devient sa patronne, sa muse, son éditrice et sa possible amante. Il publie plusieurs poèmes en prose rassemblés plus tard sous le titre *Larme et sourire*.
1908-1910 :	Financé par Mary, il fréquente une école d'art à Paris.
1911 :	Il s'installe à New York où il entame une correspondance intime avec May Ziadeh, une intellectuelle libanaise vivant au Caire.
1918 :	*Le Fou*, premier livre de Gibran écrit en anglais est publié.
1920 :	Il fonde, avec d'autres auteurs et poètes arabes et libanais vivant aux États-Unis, une association littéraire appelée Al Rabita al Qalamiyyah (la Ligue de la plume).
1923 :	*Le Prophète* est publié et rencontre un succès immédiat. Il se lie d'amitié avec Barbara Young, qui deviendra plus tard sa nouvelle muse et éditrice.
1928 :	*Jésus, Fils de l'Homme* est publié.
1931 :	Il meurt dans un hôpital de New York à l'âge de 48 ans, d'une cirrhose. Conformément à ses volontés, son corps est transféré en 1932 au Liban et enterré dans sa ville natale de Bsharri. Un ancien monastère est acheté et transformé en musée en sa mémoire.

Ces simples faits démontrent la complexité et la turbulence de la vie tant intérieure qu'extérieure de Khalil Gibran. Comme l'un de ses biographes, Suheil Bushrui, écrit :

> Plus on écrivait sur Gibran, plus l'homme devenait insaisissable, car les critiques, les amis et les biographes ont construit une variété d'images non concordantes. Gibran lui-même est en partie à blâmer. Il a très peu écrit sur sa propre vie, et dans des moments récurrents d'insécurité et « d'ambiguïté » –, en particulier pendant ses premières années de reconnaissance publique, il a souvent inventé ou embelli ses origines modestes et son passé troublé. Cette autoperpétuation de son mythe – une tendance suivie par d'autres figures littéraires comme Yeates et Swift – n'était pas une malhonnêteté intellectuelle, mais une manifestation du désir de l'esprit poétique de créer sa propre mythologie (Bushrui, 1998).

Une bonne biographie en ligne peut être trouvée sur le site du Comité national de Gibran : www.gibrankhalilgibran.org.

Comme Bushrui le mentionne, les nombreuses biographies et études biographiques de Gibran ne sont pas d'accord sur plusieurs points. Elles ressemblent beaucoup aux différentes voix présentées dans le livre de Gibran *Jésus, Fils de l'Homme*, chacune décrivant diverses facettes d'une personne qui a embrassé les hauts et les bas, les lumières et les ombres d'une vie pleinement humaine.

Voici une sélection des biographies et des collections de lettres de Gibran :

Bushrui, S. et Jenkins J. (1998), *Khalil Gibran : Man and Poet* (traduction française du titre : *L'homme et le poète*), Oxford : Oneworld.

Bushrui, S. et al-Kuzbari, S. H. (dir. et trad.) (1995), *Gibran : Love Letters* (traduction française du titre : *Gibran : lettres d'amour*), Oxford : Oneworld.

Gibran, J. et Gibran, K. (1974), *Khalil Gibran : His Life and World* (traduction française du titre : *Khalil Gibran : sa vie et son monde*), Boston : New York Graphic Society.

Gibran, J. et Gibran, K. (2017), *Khalil Gibran : Beyond Borders* (traduction française du titre : *Au-delà des frontières*), version mise à jour du livre de 1974, Northampton, MA : Interlink Books.

Hilu, V. (1972), Gibran, J., et K. Gibran. (2017). Khalil Gibran : Beyond Borders (traduction française du titre : *Le prophète bien-aimé : lettres d'amour de Khalil Gibran et Mary Haskell et son journal intime*), New York : Alfred Knopf.

Naimy, M. (1950), *Khalil Gibran : A Biography* (traduction française du titre : *Khalil Gibran : une biographie*), New York : Philosophical Library.

Waterfield, R. (1998), *Prophet : The Life and Times of Khalil Gibran* (traduction française du titre : *Le Prophète : la vie et les temps de Khalil Gibran*), New York : St. Martin's Press.

Young, B. (1945), *This Man from Lebanon : A Study of Khalil Gibran* (traduction française du titre : *Cet homme du Liban : une étude sur Khalil Gibran*), New York : Alfred Knopf.

À propos du compilateur

Le Dr Neil Douglas-Klotz est un écrivain de renom dans les domaines de la spiritualité moyen-orientale et de la traduction et de l'interprétation des langues sémitiques anciennes que sont l'hébreu, l'araméen et l'arabe. Habitant en Écosse, il dirige l'Institut d'Édimbourg pour l'apprentissage avancé et a été pendant de nombreuses années le coprésident du Groupe de mysticisme de l'Académie américaine de religion.

Conférencier régulier et animateur d'ateliers, il est l'auteur de plusieurs livres. Voici une liste non exhaustive de livres sur la spiritualité araméenne de Jésus : *Prayers of the Cosmos (Prières du Cosmos)*, *The Hidden Gospel (L'Évangile caché)*, *Original Meditation : The Aramic Jesus and the Spirituality of Creation (Méditation originale : Jésus l'Araméen et la spiritualité de la création)*, et *Blessings of the Cosmos (Les Bénédictions du cosmos)*. Parmi ses livres sur la vue comparative de la spiritualité autochtone du Moyen-Orient : *Desert Wisdom : A Nomad's Guide to Life's Big Questions (La Sagesse du désert : un guide des nomades pour les grandes questions de la vie)* et *The Tent of Abraham (La Tente d'Abraham)* (avec Rabbi Arthur Waskow et Sr. Joan Chittister). Ses livres sur la spiritualité soufie comprennent *The Sufi Book of Life : 99 Pathways of the Heart for the Modern Dervish (Le Livre soufi de la vie : 99 voies du cœur pour le*

derviche moderne) et *A Little Book of Sufi Stories (Un petit livre d'histoires soufies)*. Ses collections biographiques des œuvres de maîtres soufis incluent : *Sufi Vision and Initiation (La Vision et l'Intention soufies)* (Samuel L. Lewis) et *Illuminating the Shadow (Illuminer l'ombre)* (Moineddin Jablonski). Il a également écrit un roman à énigme qui se déroule au premier siècle apr. J.-C. en Terre Sainte, intitulé *A Murder at Armageddon (Un meurtre à Armageddon)*.

Pour plus d'informations sur son travail, on peut se référer au site web du Réseau Abwoon *www.abwoon.org* ou à sa page Facebook : *https://www.facebook.com/AuthorNeilDouglasKlotz/*.